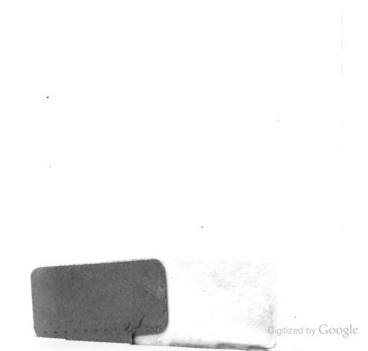
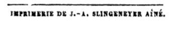
UN TOURLOUROU PAR CH. PAUL DE KOCK: TOME 1



UN
TOURLOUROU.

TOME Ier.


IMPRIMERIE DE J.-A. SLINGENEYER AÎNÉ.

UN
TOURLOUROU.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Rose et Fabert ont ainsi commencé!



TOME PREMIER.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP.

1837.

UN

TOURLOUROU.

CHAPITRE PREMIER.

La campagne et les paysans.

On était au milieu de l'été; après une journée pendant laquelle la chaleur avait été accablante, on commençait à respirer plus librement; un peu de hâle s'était élevé, et les habitants de la campagne, que les travaux pénibles du jour avaient brûlés, venaient sur le seuil de leur porte, ou sous le feuillage d'une tonnelle, se rafraîchir à la brise du soir.

Quelques paysans travaillaient encore, il restait des gerbes à rentrer, des voitures de foin à charger, des légumes à cueillir; puis l'heure était venue pour le bon jardinier d'arroser ses plantes desséchées par le soleil; et pour peu que le jardin soit grand, il faut retourner bien souvent au puits pour mouiller cette terre qui ne donne qu'à ceux qui ont soin d'elle. Beaucoup de cultivateurs emploient la soirée à tirer de l'eau et se couchent pour se relever au point du jour et arroser encore. La vie de l'homme des champs n'est pas celle d'un paresseux; elle est tout active et le corps fatigue beaucoup; en revanche, il est vrai que l'esprit se repose : à la ville c'est tout le contraire; c'est la tête qui travaille tandis que l'on y prend grand soin du reste de sa personne, et, comme au total, on se porte mieux aux champs qu'à la ville, je conclus de là que notre physique est plus robuste que notre moral.

C'est un beau spectacle que celui du coucher du soleil dans une campagne riante, sur le sommet d'une montagne, d'où l'œil

plonge à plusieurs lieues aux environs. Le village de Vétheuil, situé sur la rive droite de la Seine, tout près de la Roche-Guyon et à deux lieues de Mantes, offre des sites charmants, des points de vue admirables; mais c'est surtout au moment où le soleil nous quitte qu'il faut aller se placer sur le sommet d'une colline pour jouir du spectacle ravissant de la campagne. Auprès de vous des massifs de verdure auxquels la lumière rougeâtre du soir donne une teinte de feu, un peu plus loin quelques arbres qui se détachent avec vigueur sur l'horizon, puis au fond des nuages pourpres qui se mêlent à ces lignes bleues formées par les montagnes, et qui, vues de loin, ressemblent à l'Océan; voilà ce que l'on peut admirer lorsqu'on habite la campagne, voilà ce que les Panorama, Diorama, Géorama et Néorama ne parviendront jamais à vous faire voir, malgré tout le talent de nos artistes, dont quelques-uns font une nature de convention au lieu de faire une nature toute naturelle.

Après cela, vous allez peut-être me dire qu'il y a mille choses que vous préférez au coucher du soleil, comme, par exemple, la vue d'une jolie femme, ou une table somptueusement servie, ou une salle de spectacle bien garnie, ou une partie de bouillotte, ou je ne sais quoi encore. Je ne me permettrai pas de vous blâmer... d'ailleurs j'aime beaucoup aussi les femmes, la table, le spectacle et le jeu; mais croyez-moi, un petit coucher du soleil a bien son charme, et les douces jouissances que l'on goûte aux champs nous font ensuite retrouver avec une nouvelle volupté les plaisirs de la ville.

Un jeune paysan montait lentement un sentier tracé à travers la luzerne, sentier qui, après avoir été une route sur laquelle pouvait passer une voiture, était devenu un chemin dans lequel un cheval seul pouvait avancer, puis enfin n'était plus qu'un étroit passage pour les piétons, grâce à la cupidité des paysans qui, pour gagner quelques pouces de plus, empiètent davantage chaque année sur la route que bordent leurs pro-

priétés et qui souvent finissent par l'obstruer et la supprimer entièrement. Vous penserez sans doute, comme moi, que les maires devraient veiller à ce qu'on ne fermât pas ainsi les voies de communication et faire cesser les rapines de terrain qui ne prouvent nullement en faveur de la loyauté de l'homme des champs; mais les maires de villages sont presque toujours cultivateurs et propriétaires eux-mêmes : voilà pourquoi ils n'osent pas défendre ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils feront à la première occasion.

Revenons à notre paysan; il avait vingt ans : c'était un grand et beau garçon : ses cheveux noirs et bien plantés laissaient voir un front élevé, ce qui est fort rare chez les gens de la campagne dont les cheveux poussent ordinairement à deux pouces des sourcils. Le teint de ce jeune homme était brun et passablement brûlé par le soleil; mais les lignes de son visage avaient une élégance rare parmi nos villageois de France; ses yeux bien fendus étaient à la fois fiers et doux, son nez régulièrement taillé aurait

fait honneur à un profil grec, enfin sa bouche avait une expression sérieuse qui allait bien au reste de sa physionomie et qu'elle perdait rarement : ce jeune homme aurait pu figurer sans désavantage dans les beaux tableaux de l'Italie, et à côté des admirables *Moissonneurs* de Robert. En France, et surtout aux environs de Paris, ce genre de beauté est rare; nos villageois qui sont bien, sont ordinairement trop joufflus, trop roses, trop poupards; puis leur beauté n'a pas d'élégance.

Pierre, c'est le nom du jeune paysan, suit l'étroit sentier tracé encore dans la luzerne, s'inquiétant peu s'il marche ou non sur la récolte. Mais, arrivé hors des champs sur un chemin que bordent plusieurs habitations, Pierre s'arrête, se retourne, et regarde tristement au loin dans la vallée qu'il vient de traverser.

Et alors, le soleil couchant embellissait le tableau; mais ce n'était pas de cela que Pierre était frappé. Il y a des moment où l'on est fort indifférent à toutes les beautés

de la nature. Il faut que l'esprit, que la tête soient libres pour bien voir, pour bien observer.

Plusieurs paysannes étaient devant leurs portes. Les unes lavaient du linge, et les autres écrêmaient du lait ; un grand nombre ne faisaient que se reposer et causer entre elles. Une foule d'enfants, dont quelques-uns n'avaient pour tout vêtement qu'une petite blouse sans chemise, ou une chemise sans blouse, couraient et se roulaient çà et là devant les habitations, tenant à la main un morceau de pain bis qu'ils roulaient avec eux dans la poussière, et dans lequel ils mordaient ensuite avec délices; puis des canards, des poules, des oies, barbottaient et se promenaient autour des enfants avec lesquels ils vivaient dans la plus grande intimité. Puis, enfin, de temps à autre, un âne ou un cheval en passant sur la route causait un *hourra* général parmi tout cela. Les enfants se sauvaient en marchant sur les canards, et les mères leur donnaient une petite tape pour les faire rentrer.

Mais en ce moment les paysannes s'occupaient moins de leurs marmots et de leur volaille, que du jeune villageois qui s'était arrêté à peu de distance de leurs habitations. Le costume de Pierre n'avait rien qui le distinguât des autres paysans. Un pantalon et une veste de toile bleue, un gilet rayé à large revers, et un chapeau rond, telle était la toilette du jeune paysan. Ce ne pouvait pas être pour cela que les yeux s'attachaient sur lui. Mais il était jeune, il était beau, et j'ai oublié de vous dire qu'autour de la forme de son chapeau étaient attachés plusieurs rubans de différentes couleurs, enjolivement dont ne manquent point de se parer les jeunes gens qui viennent d'être de la conscription; enfin, un grand numéro tracé sur un carré de papier blanc était attaché sur le devant de son chapeau, c'était le numéro 150.

« V'là Pierre!.... V'là Pierre!.... » se disaient plusieurs paysannes, en montrant du doigt le jeune villageois. « Eh ben! il a » tiré, il était conscrit de c't' année. —

» A-t-il eu un bon numéro? — Ah! parguenne! je crois ben, il a eu le 150, et on ne prend que jusqu'à quarante hommes par ici!.... — Ah! c'est-i heureux!.... Son oncle le meunier doit être ben content!

» Ah! oui.... son oncle le meunier! encore une grosse brute!.... il aime son neveu, mais il n'aurait pas donné un sou pour le racheter s'il était tombé.... il ne pense qu'à compter ses gros sous. — C'est égal, c'eût été dommage que Pierre partît, c'est un bon garçon!.... — Ah! dites donc, et le fils à Lucas qu'avait tant fait de choses pour être réformé.... ah bien! en avait-il fait!... jusqu'à ne manger depuis un mois que du lard et des cornichons pour se rendre poitrinaire!... eh ben! on l'a trouvé bon tout de même, et il faut qu'il parte. — C'est ben fait, c'est un grand sournois. Et le petit à la Thomas, il s'était fait venir des *mals* partout le corps en se frottant avec des crapauds, que c'est très-*vélimeux*, comme

» vous savez! si ben qu'il avait une taie
» sur le dos!..... — Ah! que t'es bête! on
» n'a des taies que sur les yeux, demande
» plutôt à monsieur le médecin. — Je te
» dis que sa sœur lui a vu une taie sur le
» dos. Qu'elle a dit que son frère serait
» réformé tout de suite comme n'étant plus
» propre à rien du tout. Eh ben, qu'il a
» montré ça aux réformateurs, ils lui ont
» ri au nez, et lui ont appliqué même trois
» ou quatre coups de pieds dessous son
» mal. — V'là ce que c'est que de vouloir
» faire de la médecine, et d'écouter les en-
» jôleurs qui vous vendent des moyens pour
» échapper à la conscription;—mais, dites
» donc... c'est ben drôle! Pierre qui n'est
» pas tombé au sort n'a pas l'air gai du tout...
» — C'est vrai.... il est planté là comme
» un terme... au lieu de rire et d'être allé
» boire avec les autres. — Mon mari y
» est allé, lui, boire avec les conscrits.
» — Ton mari, tiens; il n'est pourtant pas
» conscrit, lui. — Ah! c'est égal, ça n'em-
» pêche pas de boire, ça!.... Dieu! queu

» pompeur que ça fait !.... Mais, regardez
» donc ce Pierre ; il ne bouge ni pus ni
» moins qu'une borne. »

Une jeune paysanne, qui n'avait pas été une des moins attentives à considérer Pierre, s'approche d'un groupe de femmes et dit en souriant avec un certain air de dépit :

« Ah ! je sais ben, moi, pourquoi mon-
» sieur Pierre a l'air chagrin... pardi !...
» c'est ben facile à deviner. — Tu le sais,
» toi, Hélène ; quoi donc que c'est alors ?
» — Est-ce que vous ne savez pas qu'il est
» amoureux ? — Bath ! vraiment ?... Pierre
» est amoureux ?... et de qui donc ? — De
» qui ! et mais de mamzelle Marie, la ser-
» vante du *Tourne-Bride*. — Ah bath !... —
» Eh oui, d'où donc que tu viens, toi, que
» tu ne sais pas ça ?... tout le pays le sait...
» — Oh ! c'est que moi je ne m'occupe qu'à
» vendre mon lait et à traire mes vaches,
» sans me mêler des affaires des autres.
» — Oh ! c'est ça que t'as pas été encore
» avant-hier prévenir la femme à Giroux

» que son mari avait dépensé vingt-quatre
» sous au cabaret... si ben qu'ils se sont
» disputés et se sont battus ! — C'est pas
» vrai, j'ai pas dit ça. »

Pendant que les villageoises se disputent, celle qui paraît très-préoccupée de Pierre se rapproche d'une jeune fille de son âge, et, s'éloignant avec elle du groupe où l'on se querelle, elle lui dit en poussant un gros soupir :

« Ce monsieur Pierre !... il ne nous parle
» plus !... il ne s'occupe plus de nous depuis
» qu'il est entiché de sa mamzelle Marie !...
» — Ah, dame ! Hélène, s'il l'aime, c'te
» fille,... elle est jolie mamzelle Marie !...
» — Tu trouves ?... Il me semble qu'elle
» n'a rien d'extraordinaire... — Est-ce qu'il
» faut de l'extraordinaire dans le visage pour
» être jolie ? — Je ne dis pas... mais... dans
» le pays, m'est avis qu'il y a ben des jeunes
» filles qui sont mieux que celle-là. — Ah,
» bah ! et qui donc ? elles sont presque tou-
» tes laides, au contraire, par ici. »

Mademoiselle Hélène fait un léger haus-

sement d'épaule et se pince les lèvres, en murmurant : « Tu es encore étonnante, » toi, de nous dépriser comme ça... Tu es » jolie, toi... et moi... est-ce que je suis laide? » Tous les garçons me disent que je suis » gentille. — Ah! pardi! s'il fallait croire ce » que disent tous les garçons!... ils nous » trouvent toujours gentilles, pour rire... » pour batifoler... Je sais ben comme je » suis, moi. Toi, Hélène, tu es mieux que » moi, mais tu n'es pas quoique ça aussi » bien que Marie!... — Tu crois? — Oui, » oui, elle est ben mieux que toi!... — Oh! » parce qu'elle fait des mines; parce qu'elle » est coquette!... qu'elle cause avec tous les » voyageurs qui s'arrêtent au Tourne-Bride... » qu'elle les écoute... avec tout çà... c'est » toujours pas grand'chose!... Une ser- » vante d'auberge... ça ne devrait pas faire » tant d'embarras... et puis une fille... que » M. Gobinard a élevée... par charité!... qui » n'a jamais eu ni père ni mère!... — Oh! » c'te bêtise!... Comme si on n'avait pas » toujours une mère et au moins un père!..

» — Je veux dire qu'on ne les a jamais vus;
» puisque sa mère l'a amenée soi-disant dans
» ce pays, qu'elle n'avait que quelques mois,
» et puis elle est morte la mère, et si ma-
» dame Gobinard, qui était au monde alors,
» n'avait pas voulu prendre soin de l'en-
» fant... qu'est-ce qu'elle serait devenue?
» on l'aurait mise je ne sais où... — Quoi
» que ça fait tout ça?... ça empêche-t-il que
» Marie? soit jolie... est-ce que c'est un crime
» d'être pauvre et orpheline?... mon Dieu,
» Hélène, tu fais ben ta fière à présent... —
» Je ne fais pas ma fière, mais je dis quand
» on est l'enfant... de je ne sais qui, on ne de-
» vrait pas être si coquette... et se mettre un
» tas de rubans à ses bonnets comme les
» dames de la ville... — Ah! jarni v'là ma
» vache qui court là-bas dans la pièce à Louis
» le Blond... c'est mon bête de frère qui l'aura
» laisée sortir... il n'est bon à rien ce benêt-
» là...... hohé! hohé! arrêtez-là donc, vous
» autres... »

La jeune paysanne quitte mademoiselle Hélène pour courir après la vache qui se

permettait de manger dans la propriété d'un voisin, et qui ne tarde pas à s'arrêter, docile à la voix de sa maîtresse.

Hélène qui est restée seule semble indécise et ne pas savoir si elle reviendra près des commères qui jasent et travaillent, ou si elle suivra son amie. Hélène est une jeune fille de dix-huit ans, grasse, fraîche et fortement colorée; ses traits ne sont pas distingués, sa démarche n'est pas élégante; mais c'est une grande fille bien faite, que l'on regarde avec plaisir, car sa bouche est riante, ses yeux très-gais, et son nez, légèrement retroussé, donne quelque chose d'original à sa physionomie, qui semble plutôt formée pour le rire que pour la tristesse.

Après avoir fait quelques pas à gauche, puis à droite, Hélène se décide à aller en avant, c'est-à-dire vers l'endroit où Pierre, le jeune conscrit, s'était arrêté et assis au pied d'un arbre.

Il y avait quelque chose qui poussait la grosse paysanne vers le beau garçon, et, quoique tout en marchant, et en roulant

dans ses doigts un coin de son tablier, elle se dit : « Je n'irons pas trouver monsieur » Pierre... je ne veux pas qu'il croie que je » m'intéresse à lui, c'est un malhonnête..... » il ne m'a pas fait danser dimanche! »

Malgré cela, Hélène avançait toujours; car son cœur parlait sans doute plus fort que sa raison, et à dix-huit ans il est plus naturel d'écouter l'un que l'autre; et il serait bien agréable de pouvoir toute la vie agir comme à dix-huit ans.

Si bien que la grande Hélène se trouve tout à côté de Pierre, en se répétant encore : je n'irai pas le trouver; et, arrivée là, comme le jeune homme, tout absorbé dans ses réflexions ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, elle tire son petit couteau de sa poche et le laisse tomber sur l'herbe; puis, après avoir fait encore quelques pas, elle s'arrête en s'écriant :

« Tiens! j'ai perdu mon couteau! »

Pierre lève les yeux, aperçoit Hélène, lui fait un petit salut de la tête et ne bouge pas; mais Hélène vient à lui en lui disant :

« Monsieur Pierre, avez-vous trouvé mon
» couteau... queuquefois ?
» — Non, mamzelle; je n'ai rien trouvé.
» — C'est ben drôle... je dois l'avoir perdu
» par ici,.. c'est que j'y tiens... il m'a coûté
» quinze sous... Si vous vouliez m'aider... à
» le chercher, si ça ne vous dérange pas... »

Pierre ne bougeait pas; Hélène cherchait ou du moins avait l'air de chercher autour de lui, et, tout en tournant et retournant devant le beau conscrit, Hélène se baissait pour regarder dans l'herbe; si bien que lorsquelle tournait le dos au jeune homme qui était assis contre un arbre, la paysanne, dont les jupons étaient aussi courts que ceux d'une danseuse de l'Opéra, faisait voir à celui qui était derrière elle une jambe un peu forte, mais bien prise, un molet musculeux, une petite jarretière de laine rouge, et encore quelque chose au-dessus, et, en vérité, si le jeune paysan y avait mis de la bonne volonté, je ne sais pas... ou plutôt je sais très-bien tout ce qu'il aurait pu voir. Mais Pierre ne pensait pas à la malice, et puis, vous con-

naissez les hommes; il suffit de leur donner la facilité de voir une chose pour qu'ils ne la regardent pas, ce sont des êtres essentiellement contrariants.

Mademoiselle Hélène, lasse de chercher en se baissant, ce qui devait lui faire porter le sang au visage, se releva, rouge comme une cérise, et s'assit près de Pierre en disant : « Si c'est comme ça que vous m'aidez » à trouver!.. je chercherai longtemps... A » quoi donc que vous pensez comme ça, » que vous ne dites pas un mot?... est-ce » que vous êtes malade? — Non... je ne suis » pas malade. — Ah!.... et vous n'êtes pas » pus gai que ça après avoir eu un si bon » numéro?... le cent cinquante! ça ne part » pas celui-là!.. — Non... en effet mon numéro ne sera pas appelé, on m'a dit que » j'étais libéré... — Et vous n'êtes pas plus » en train!.. et vous n'allez pas boire... vous » réjouir avec les autres!.. pourtant ceux qui » partent ont du chagrin!.. mais c'est égal!.. » ils se réjouissent tout de même! — Vous » savez bien que je n'aime pas boire, moi. Que

» les autres aillent au cabaret... chacun son
» goût... — Ah! c'est juste, ce n'est pas le
» vin que vous aimez, vous, c'est autre
» chose... »

Pierre ne répond rien, il est retombé dans sa rêverie. Voyant qu'elle ne peut plus en tirer une parole, Hélène se lève, et recommence à chercher son couteau, en ayant toujours soin de se baisser devant Pierre. Mademoiselle Hélène avait un genre de séduction tout particulier; mais à la campagne on doit agir autrement qu'à la ville; on n'y connaît pas tous les raffinements de la coquetterie, et on va beaucoup plus vite en allant plus naturellement.

Un paysan arrive alors par un chemin de traverse : c'est un homme d'une quarantaine d'années; de taille moyenne, maigre, mais vigoureux; ses cheveux blonds, mal peignés, laissent voir un front un peu rouge, sa figure est allongée, son nez un peu fort, et ses yeux d'un bleu clair, sont petits et ronds; tout cela forme une physionomie qui ne manque pas de caractère. Il y a dans

ses yeux vifs et animés de la gaieté et de la finesse; c'est un homme dont la réponse ne doit jamais se faire attendre, et qui doit rarement se laisser attraper. Du reste, une grande négligence dans le costume : une blouse grise sale, qu'il laisse tout ouverte par devant, permet de voir sa poitrine qui est rouge comme son visage; une cravate roulée et a peine attachée autour de son cou, des sabots, point de bas, un mauvais chapeau qui semble avoir appartenu à un bourgeois, mais qui est maintenant sale et déformé par le haut : voilà, comment est vêtu le paysan qui porte un panier sous son bras, et s'avance en sifflant du côté où Pierre est assis et où mademoiselle Hélène s'obstine à chercher son couteau.

« Eh ben!.... c'est donc bon!.... t'en v'là » donc quitte, Pierre, » dit le nouveau venu en allant prendre et secouer le bras du jeune homme. « Je venons de savoir ça à la Roche- » Guyon, où j'étais allé vendre une paire » de pigeons... On m'a dit : Pierre a un bon » numéro... il ne part pas... Ah! jarni! j'ai

» été content, j'en avons bu un litre de joie » avec Maclou... dont sa femme vient d'ac- » coucher... ça lui en fait huit!... Il est con- » tent si on veut, celui-là... j'ai quasiment » manqué d'être le parrain... le sien vient de » se faire poser trente sangsues au fessier: » ça n'est pas commode pour être parrain. » Mais moi je m'en suis esquivé en disant » que j'avais déjà refusé la femme du maire » de Haute-Ile et que par ainsi ce serait » malhonnête à moi d'accepter avec un au- » tre; et quéque j'ai besoin d'être parrain » de ses mioches! C'est toujours de l'argent » que ça coûte; moi, j'en ai pas de trop pour » moi!.. J'aime mieux m'acheter des lapins!.. » dame! c'est clair, au moins je les aurai » les lapins. »

Pendant que le paysan parle, Pierre s'est levé, et il répond :

« — Oui, Gaspard, oui, j'ai eu un bon » numéro... et pourtant, j'étais tout décidé » à partir.

» — C'te bêtise! vaut bien mieux rester! » Qu'est-ce que t'a besoin d'aller te faire

» casser une patte à l'armée... avec ça qu'on
» dit que maintenant c'est avec des Arabes
» qu'on se bat... des chiens qui sont mauvais
» comme des chenapans ! qui mangent leurs
» prisonniers, à ce qu'on dit. D'ailleurs vaut
» ben mieux ne pas nous quitter... et toi qui
» as dans le cœur une passion... toi qui es
» amoureux comme trente mille hommes,
» est-ce que tu aurais pu... Ha ça, Hélène,
» qu'est-ce que tu fais donc dans nos jam-
» bes?... tu tournes... tu passes autour de
» nous comme un ballet.

» — Dam! je cherche mon couteau que
» j'ai perdu...

» — Eh ben ! va donc le chercher plus
» loin, ton couteau... — Si je l'ai perdu ici...
» d'ailleurs, est-ce que ça vous gêne que
» je sois là ? — C'est possible... moi, quand
» je cause, j'aime pas qu'on tourne comme
» ça près de moi... — Est-il malhonnête,
» ce Gaspard!... Mais je m'en irai si je veux.
» — Tiens, le v'là ton couteau... au bout
» de mon pied... Tu passes à coté et tu
» fais semblant de ne pas le voir!... nous
» connaissons ça. »

La paysanne ramasse son couteau, puis regardant Gaspard avec colère dit : « Tu » devrais bien faire raccommoder ta blouse, » toi, au lieu de t'en aller tout débraillé, » tout dépoitraillé !... je ne sais pas, si ça » continue, ce que tu finiras par nous » montrer !

» — C'est bon ; si tu ne regardais pas » tous les hommes, tu ne verrais pas si » bien ce qui manque à leur toilette. — En » tous cas c'est pas ceux qui sont faits » comme toi, que je regarde !... — Ah ! » oui, mais t'en reluques qui ne te regar- » dent pas !... v'là le malheur... — Va donc » vendre tes prunes ; ivrogne, au lieu de » t'arrêter tout le long de ton chemin. — » Va donc faire tes fromages, toi ; ta tante » te donnera encore une pile comme l'autre » jour, que tu causais dans le bois avec le » fils du garde... et que tu oubliais ton ou- » vrage... et que t'as même perdu ton étui... » et peut-être ben autre chose... »

La jeune paysanne n'en écoute pas davantage ; elle s'éloigne en rougissant et en

lançant à Gaspard des regards furibonds. Lorsqu'elle est éloignée; celui-ci se rapproche de Pierre et lui dit :

« Qu'est-ce que tu paies ce soir?

» — Ah! Gaspard!.. je n'ai pas envie de
» boire... j'ai du chagrin... — Ah! ouais...
» des bêtises! des amourettes n'est-ce pas?...
» est-ce qu'il faut se tourmenter pour ça!...

» — Tu ne sais pas toi, combien j'aime
» Marie!.. — Je sais ben que tu l'aimes!
» pardi, ça se voit assez... Tu soupires! tu
» deviens sec comme un coucou. A quoi
» que ça sert de se rendre malheureux
» comme ça pour une femme?... est-ce que
» toutes les femmes ne sont pas... des fem-
» mes?... Dieu merci, il n'en manque pas.
» Tiens, si tu voulais d'Hélène, je te ré-
» ponds qu'elle ne demanderait pas mieux
» que de t'écouter, celle-là!...— C'est Marie
» seule que j'aime... je n'aimerai jamais que
» Marie!... — Ah! ouiche! comme Cadet
» qui disait qu'i n'aimerait jamais les huî-
» tres, et qui en avale à c't'heure dix
» douzaines!... Mais enfin, aime Marie si

» ça te convient : c'est pas une raison pour
» te désoler... est-ce qu'elle ne veut pas de
» toi ?... — Elle ne me l'a pas dit, car moi-
» même je n'ai pas osé lui déclarer positive-
» ment mon amour... mais je crains qu'elle
» ne me reçoive mal. — Ah! bath!... tu
» sais ben que les femmes sont coquettes...
» elles ont l'air de nous rebuter, et c'est
» pour mieux nous amorcer, et Marie l'est
» fièrement coquette !... — Dame! elle est
» si jolie! — C'est pas une raison pour faire
» tant la mijaurée ; après tout, tu serais bien
» son fait. Tu es le neveu du meunier, ton
» oncle te laissera queuque chose, et en
» attendant, tu es un bon travailleur... pas
» ribotteur, pas querelleur! Marie n'est
» qu'une orpheline qui n'a rien... Je sais
» ben que le père Gobinard, qui n'a ni en-
» fants ni neveux, a l'intention de laisser
» à Marie son auberge du Tourne-Bride,
» mais d'abord, il n'a pas l'air d'avoir envie
» de mourir, c't'homme ; et puis son au-
» berge... c'est gentil, mais c'est pas un
» royaume! on a comme ça, par ci par là,

» les voyageurs qui vont à la Roche-Guyon, » ou à Mantes, ou dans les châteaux des en- » virons... mais c'est pas tous les jours, ça!..

» — Ah! il en vient encore trop sou- » vent! » dit Pierre, en poussant un gros soupir. « Ce sont tous ces beaux mes- » sieurs de la ville... toutes ces dames en » belles toilettes, qui tournent la tête à Ma- » rie... ces gens-là s'arrêtent au Tourne- » Bride : c'est la plus belle auberge.... et » puis c'est la meilleure sur le chemin. On » voit Marie, on lui fait des compliments; » les femmes lui donnent quelquefois des » bonnets, des chiffons, en lui apprenant » à poser ça sur sa tête; les hommes lui » disent... un tas de choses!... que c'est un » meurtre qu'elle vive dans un trou, dans » un village!... qu'à Paris elle ferait for- » tune... qu'elle aurait des bijoux, des » plumes!... enfin, Marie, qui est déjà co- » quette, le devient encore plus en écoutant » tout cela... et quand j'arrive après, quand » je lui dis qu'elle est jolie... dame... tout » simplement, parce que je ne sais pas,

» moi, faire de belles phrases comme les
» messieurs de la ville, alors on ne m'é-
» coute pas ou on me rit au nez!

» — Bah!... tout ça s'arrangera!... est-ce
» qu'on sait jamais ce que les femmes pen-
» sent!... elles ne le savent queuquefois pas
» elles-mêmes... C'est égal, j'vas toujours
» boire... tant pis, je porterons mes prunes
» demain!... viens-tu avec moi? — Non...
» merci... — Comme tu voudras. Au re-
» voir. »

Gaspard avait déjà fait quelques pas, lorsque Pierre le rappelle.

« — Où donc vas-tu boire, Gaspard?

» — Eh, pardi! chez le père Gobinard,
» au Tourne-Bride... son vin est bon et pas
» pus cher qu'ailleurs. — Tu vas au Tourne-
» Bride... oh! alors, c'est différent; je vais
» avec toi. — Ah! v'là que t'as donc soif à
» présent!... allons, viens. »

Et les deux paysans descendent ensemble le sentier qui mène à l'auberge qui est située à deux portées de fusil du village de Vétheuil.

CHAPITRE II.

Le Tourne-Bride. — Le professeur Martineau.

Vous savez déjà que l'auberge du Tourne-Bride, dont il est ici question, est située près des villages de Vétheuil et de Haute-Ile, à une lieue environ de la Roche-Guyon, et par conséquent à seize lieues ou approchant de Paris.

Cette auberge se trouvait à l'embranchement de deux routes, dont l'une conduisait à Mantes et l'autre à la Roche-Guyon; il y avait aussi dans les environs quelques anciens châteaux et plusieurs jolies maison de campagne. Lorsqu'on venait de Paris, on passait ordinairement devant l'auberge, et là il fallait tourner bride pour aller soit au

château soit à la ville ; de là était venu dit-on, le nom de Tourne-Bride, donné à cette maison ; je ne vous garantirai pas pourtant cette étymologie, mais elle me semble assez croyable, et nous en avons adopté un grand nombre qui ne sont pas plus respectables.

L'aspect de l'auberge est modeste, c'est une maison carrée, composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier et de greniers, à la suite, à droite et à gauche, un mur de deux pieds, surmonté d'une grille en bois, ferme d'un côté le jardin et de l'autre les écuries et la basse-cour. Au-dessus de la porte d'entrée, est écrit en grosses lettres, « *Au Tourne-Bride, Gobinard, restaurateur, à pied et à cheval, vend du vin sans eau ;* » puis entre les volets de chaque croisée du rez-de-chaussée, le *Teniers* de l'endroit a entassé volailles, poissons, gibiers, pâtés, fruits et légumes, avec tant d'art, que les paysans des environs s'arrêtent toujours et restent en admiration devant les peintures, en s'écriant que les pâtés sont parlant

Quand on a tourné le bouton qui ferme

la porte d'entrée, on se trouve dans une grande salle, dont le papier à nids d'amours est passablement enfumé; de chaque côté de la salle qui forme un carré long, sont des tables couvertes de serviettes que l'on ne change que lorsqu'elles ont servi. Sur chaque table un huilier et une carafe appellent un consommateur; enfin au fond de la salle est une vaste cheminée dans laquelle on ne fait jamais de feu, mais qui sert de passage au tuyau d'un poêle établi à peu de distance. Je ne dois pas oublier de vous dire que plusieurs gravures encadrées ornent la salle, et que si vous les aviez à Paris, vous n'en voudriez pas dans vos lieux à l'anglaise; mais les paysans ne sont pas connaisseurs.

En ce moment, deux hommes sont dans la salle-basse que je viens de vous décrire. L'un est chauve, tellement chauve que le derrière de sa tête est aussi frais, aussi rose que son front; mais je me hâte de vous dire qu'il porte presque continuellement un bonnet de coton, qui lui tient lieu de perruque. C'est un homme qui n'a pas encore

soixante ans, qui a l'œil vif et la langue dégagée, mais dont toute la figure est d'un rouge tellement foncé qu'on tremble, en le regardant, qu'il ne tombe frappé d'un coup de sang. Le vin semble vouloir sortir de dessous cette peau violette, et on n'a pas de peine à croire que ce monsieur suit à la lettre ce qui est annoncé sur sa porte.

Ce personnage est M. Gobinard, propriétaire de l'auberge. Veuf depuis une dixaine d'années, bon homme dans le fond de l'âme, et qui n'a que le défaut d'être fort curieux, fort bavard, de faire des conjectures sur tout ce qu'il voit, de rapporter de travers tout ce qu'il entend, et de toujours brouiller les gens en voulant les raccommoder. C'est surtout depuis que sa femme est morte que M. Gobinard donne carrière à son penchant pour les propos; car tant que madame Gobinard vivait, il la craignait et n'osait point devant elle faire des commentaires sur les histoires qu'il avait apprises. Madame Gobinard était une femme à caractère, qui inspirait du respect et même de la

crainte à son mari ; elle était maîtresse au logis, et devant elle il ne fallait pas que l'on se permît un murmure, une réflexion. Mais elle n'était plus, et M. Gobinard avait relevé la tête avec fierté. Le jour même de la mort de sa femme, on s'aperçut qu'il avait penché son bonnet de coton sur son oreille gauche, comme pour se donner déjà un air d'autorité ; enfin, quoiqu'il eût regretté son épouse tout aussi décemment que puisse le faire un aubergiste de village, dès le lendemain il courait les environs pour savoir ce qui se passait chez ses voisins, et la semaine n'était pas écoulée que par ses propros il avait déjà fait battre cinq personnes.

Vous connaissez maintenant M. Gobinard qui, par état, autant que par goût, porte continuellement une veste et un pantalon en toile blanche, avec un tablier élégamment retroussé par un côté. Je pourrais vous dire encore que l'abus de la boisson a mis en fermentation certaine partie fort apparente de son visage, son nez est couvert

de bourgeons et de petits rejetons qui menacent de vouloir envahir toute sa figure; mais cela n'inquiète aucunement le propriétaire du Tourne-Bride et ne l'empêche pas de trinquer avec tous les paysans qui viennent boire chez lui.

Le second personnage qui est avec M. Gobinard dans la grande salle du rez-de-chaussée, est un homme d'une cinquantaine d'années au plus, d'un extrême embonpoint et dont la chevelure, qui commence à grisonner, frise naturellement et s'étend de tous côtés avec tant d'abondance que cela fait une tête énorme à celui qui en est pourvu. Son costume noir, son habit râpé, mais propre, sa culotte courte et ses boucles guillochées, vous annoncent déjà que ce n'est point à un paysan que vous avez affaire. Considérez cette figure calme, cet air de gravité qui tourne souvent au comique, l'importance avec laquelle on prend du tabac, la mesure précise avec laquelle on se mouche, cette façon de lever la tête en parlant, cette manière de prononcer et cette

assurance dans l'emploi des plus-que-parfait d'un verbe, et vous devinerez sur-le-champ que vous avez devant vous un maître d'école ou tout au moins un maître d'écriture.

Telle était en effet la profession de M. Martineau. Il avait longtemps tenu une école dans le petit village de Vétheuil; il n'avait pour élèves que de petits villageois qui abandonnaient la classe, dès qu'ils savaient un peu lire et à peu près écrire. Cela désespérait M. Martineau qui était un savant, qui avait passé sa vie à étudier, et qui aurait désiré que les trésors de science qu'il avait amassés pussent être profitables à d'autres plus qu'ils ne l'avaient été à lui. Car M. Martineau était fort pauvre; il avait dépensé tout son argent à s'acheter des livres; il avait étudié pendant que les autres s'amusaient. Puis l'âge était venu sans qu'il s'en doutât, car le temps passe vite quand on est studieux. Enfin, pour vivre, M. Martineau s'était vu forcé de se faire maître d'école à Vétheuil.

Mais M. Martineau, qui était passablement orgueilleux de ses connaissances, s'était fait des illusions; les savants en ont comme les autres hommes; il s'était dit : « En me mettant à la tête de l'école de Vé» theuil, je vais, à force de patience et de » logique, faire des élèves dont on parlera. » Les habitants de ces campagnes ne s'expri» meront plus aussi grossièrement que ceux » des environs de Paris. On remarquera » leur élocution facile; on voudra savoir la » cause de cette exception à la règle. On » remontera à la source, et bientôt on saura » qu'il y a, dans ce pays, un savant, un » helléniste, un homme lettré, très-fort sur » l'instruction publique. On viendra m'y » voir; on viendra m'y chercher; on m'of» frira des places, des emplois; on me » suppliera d'achever le *Dictionnaire de* » *l'Académie;* j'y ajouterai quatorze cents » mots de ma composition tirés de la lan» gue celtique. On me donnera des pen» sions, des décorations, et je ne vois pas » trop où ma fortune s'arrêtera. »

L'homme propose... proverbe fort sage. L'homme dispose bien aussi quelquefois, mais il est rare que ce soit comme il le voulait d'abord. Les choses ne tournèrent pas comme M. Martineau s'en était flatté; ses élèves n'avaient point voulu mordre à la science; quand il leur avait parlé de racines grecques, les paysans avaient cru qu'il s'agissait de carottes et de navets; quand il avait voulu leur apprendre le latin, ils s'étaient mis à jouer aux billes; enfin, quand il avait essayé de leur enseigner la mythologie, l'astronomie, la géométrie, les petits villageois s'étaient endormis. Bref, au bout de quelque temps, l'école de M. Martineau fut totalement déserte; il avait voulu montrer trop de choses, et il avait beau offrir même de prendre des élèves *gratis*, on ne lui confia plus personne; les villageois se défient de la science; on ne parviendra à les éclairer que petit à petit, si toutefois on y parvient, et au fait, si tous les paysans de Vétheuil et des environs eussent laissé faire M. Martineau, leurs enfants seraient tous

devenus fort instruits, mais il est probable qu'aucun d'eux n'eût voulu ensuite cultiver des artichauts et planter des choux, ce qui aurait alors amené une disette de légumes dans le pays.

M. Martineau se décida à quitter son école, puisque ses élèves l'avaient quitté. Il ne voulut pas non plus rester dans un village, dont les habitants avaient si mal reconnu ce qu'il voulait faire pour eux. Il alla se loger un peu plus loin au hameau de *Chantemerle*. Boileau l'a jadis habité, et c'était déjà un motif pour que M. Martineau le préférât. Dans son champêtre asile, se bornant maintenant à donner des leçons d'écriture dans les maisons bourgeoises des environs, le professeur Martineau regagnait, chaque jour, son gîte, en déclamant la sixième Épître de Boileau, auquel probablement il se comparait intérieurement ; et les villageois restaient la bouche béante, et regardaient avec curiosité le pauvre professeur qui s'écriait, tout en suivant son chemin :

» Oui, Lamoignon; je fuis les chagrins de la ville;
» Et contre eux la campagne est mon unique asile:
» Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau?
» C'est un petit village ou plutôt un hameau
» Bâti sur le penchant d'un long rang de collines...

« Comment va la santé, monsieur Mar-» tineau, » disait quelquefois un villageois, en arrêtant le professeur au milieu de sa tirade: celui-ci remerciait le paysan, lui offrait du tabac avec gravité, lui serrait la main, le saluait, puis poursuivait sa route en continuant:

» D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines;
» La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
» Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever
» Qui partageant son cours en diverses manières,
» D'une rivière seule y forment vingt rivières!...

« Monsieur Martineau, croyez-vous que » nous aurons du beau temps demain? » disait un laboureur en arrêtant le maître d'écriture, car pour les paysans quelqu'un qui est savant doit tout prédire, et un homme qui sait parler plusieurs langues doit deviner le temps qu'il fera.

« — Mon ami, » disait Martineau en secouant la tête; « la triple Hécate a ce » soir un cercle noir autour d'elle, les » derniers rayons de Phébus n'ont pas » fait chanter Philomèle, Clytie baisse » la tête.... la question sera résolue de- » main avant que l'oiseau de Mars ait » chanté. »

A cela, le laboureur ôtait son chapeau et saluait en disant : « ben obligé.... en » vous remerciant, monsieur Martineau. » Mais, quand le professeur était éloigné, il jurait entre ses dents et se disait :

« Quoi qu'il m'a ragoté avec son oi- » seau de Mars, son Phébus et sa triple... » chatte !... c'est pas la peine d'être savant » pour ne pas se faire comprendre par » tout le monde. »

La réflexion du paysan était fort juste, et pourrait s'appliquer à tous les docteurs, à tous les avocats, à tous ces hommes bourrés de science qui croient devoir par-semer leurs discours de mots techniques que beaucoup de personnes ne sont pas

obligées de comprendre, et qui pensent avec cela éblouir, étourdir et imposer à leurs auditeurs; pauvre science que celle qui ne sait pas être claire et compréhensible; elle cache souvent plus de suffisance que de talent.

Je me suis un peu étendu sur le caractère de M. Martineau; je ne vous ai pas dit encore qu'un penchant assez prononcé pour une table bien servie était le seul défaut que le professeur eût à se reprocher; défaut bien excusable, et qui jusqu'alors s'était nourri d'illusions; car les moyens de M. Martineau le forçaient à vivre très-frugalement; mais parmi ses nombreux achats de livres il avait aussi fait emplette du *Cuisinier Royal*, et c'était en le feuilletant que le professeur se donnait d'agréables distractions : ainsi, en lisant un conte de fées, les enfans croient être dans une grotte de cristal ou dans un palais de diamans; de même en lisant quelques pages du *Cuisinier Royal*, M. Martineau se figurait être à une table de cinquante couverts et goûter de tous les mets dont il lisait les noms.

M. Martineau était une ancienne connaissance de M. Gobinard, il entrait souvent au Tourne-Bride qui était sur la route, quand il allait à la Roche-Guyon, ou dans quelques maisons bourgeoises des alentours. M. Martineau avait appris à écrire à Marie, la fille adoptive de l'aubergiste. En revanche maître Gobinard le consultait lorsqu'il avait un grand dîner à faire, car le professeur savait par cœur beaucoup d'articles du *Cuisinier Royal*. Enfin, une douce intimité régnait entre ces deux personnages; l'un respectant l'autre pour son savoir, l'autre étant bien aise de conserver des relations dans une maison, où une fois dans la semaine, pour le moins, il faisait un dîner passable.

En ce moment, le professeur Martineau est assis devant une des tables dont on a enlevé la serviette et l'huilier. Il a devant lui du papier, de l'encre, des plumes et des canifs.

M. Gobinard se promène de long en large dans sa grande salle, s'arrêtant quelquefois pour placer un moutardier bien en face

d'une salière, ou pour donner un coup de serviette à un verre dont le luisant lui paraissait terni; car il faut dire à la louange du maître du Tourne-Bride, que sa maison était tenue avec une extrême propreté.

« Votre jeune homme ne vient pas, » dit Martineau en regardant avec impatience son papier et ses plumes.

« — Il va venir, mon cher monsieur Mar-
» tineau, il va arriver; ne vous impatientez
» pas... il est à la cuisine, il vide une volaille
» que nous mangerons au souper, auquel
» j'espère que vous me ferez l'honneur d'as-
» sister. »

La figure du professeur devient plus riante, et il répond d'un air aimable : « — Je
» ne refuse jamais l'invitation d'un ami...
» surtout lorsque je suis en appétit... Ah !
» Petit-Jean vide une volaille... c'est diffé-
» rent!... Il ne faut pas le troubler... chaque
» chose en son temps, c'est ma maxime.
» Comment accommoderez-vous cette vo-
» laille ?...

» — A la marengo... c'est une poularde,

» et je sais que vous les aimez de cette façon.
» — Beaucoup, mon cher Gobinard,
» beaucoup... mais possédez-vous bien la
» façon de l'accommoder?... — Oh! soyez
» tranquille... je connais mon affaire. . j'ai
» été autrefois cuisinier d'un ministre... et
» on en faisait des dîners là!.. — Autrefois,
» c'est fort bien, mais vous avez pu oublier...
» on se rouille dans les villages!.. — je me
» flatte que ma maison a de la renommée :
» quand on veut faire un bon repas, une
» jolie partie, on vient ici de Mantes, de la
» Roche-Guyon et même de plus loin!.. —
» C'est juste, mais ils ne sont pas bien ma-
» lins en cuisine par ici... c'est comme en
» littérature : ces gens-là sont terriblement
» arriérés. Enfin, mon cher Gobinard, com-
» ment procédez-vous pour votre poularde
» à la marengo? »

Gobinard jette le haut de son corps en arrière, met sa main gauche sur sa hanche, relève la tête et répond :

« — Pour faire une poularde à la ma-
» rengo, ayez d'abord une poularde...

» une noix de glace; faites mijoter avec » quelques truffes coupées en lames, dressez, ajoutez un jus de citron et servez » chaud !.. Voilà, mon cher Gobinard, voilà » ce que c'est qu'une poularde à la marengo. »

Gobinard semble un peu déconcerté, il se frotte la tête avec son bonnet de coton, tandis que le professeur, satisfait de l'explication qu'il vient de donner, tire sa tabatière et savoure une prise de tabac.

« — Ma foi... c'est possible que tout ça » rende la chose meilleure, » répond enfin Gobinard; « mais d'abord, je ne peux pas » mettre de truffes ni d'espagnole, parce que » je n'en ai pas.

» — Je ne vous oblige point à en mettre, » mon cher ami, mais je vous explique la » manière pour le principe... ensuite, maître » Gobinard, ce que vous faites est toujours » excellent, car chez vous l'intelligence sup» plée souvent au savoir.

» — Trop honnête, M. Martineau..... A » propos, pensez-vous que j'aie raison de » faire apprendre à écrire à Petit-Jean.

» — Si vous avez raison! » s'écrie le professeur en s'animant; « mais il n'y a pas de » doute, mon cher ami! est-ce qu'il ne faut » pas qu'un homme sache écrire... n'importe » dans quelle position il doit se trouver; » est-ce qu'on n'a pas à chaque instant besoin d'écrire....... une belle main, mais » c'est déjà une fortune... on fait bien plus » vite son chemin quand on a une belle » main!..

» — Moi, je me suis dit! Petit-Jean n'a » que onze ans encore, mais ce petit bon» homme mord à la cuisine, il pourra m'être » utile, et par la suite s'il y a une carte à » compter... un menu à écrire, il faut qu'il » soit en état de le faire. — C'est très» sagement raisonné. — Je sais bien que » j'ai Marie qui fait tout cela... mais si elle » venait à me quitter... non que j'aie envie » de jamais la renvoyer!... Oh! j'ai promis » à ma femme de l'adopter et je regarde » déjà Marie comme mon enfant. — Votre » femme aimait beaucoup cette petite fille. » — Beaucoup; ce n'est pas étonnant,

» n'ayant jamais eu d'enfant, madame Go-
» binard se prit de belle passion pour cette
» petite, que lui confia sa pauvre mère. —
» Qu'est-ce que c'était que la mère de Ma-
» rie? — Ma foi, nous n'en savons rien...
» Malheureusement j'étais absent à cette
» époque... Oh! si j'avais été ici, vous pen-
» sez bien qu'on en aurait su plus long...
» moi qui suis assez adroit et qui devine ce
» que l'on veut me cacher, j'aurais fait jaser
» la mère de Marie... j'aurais obtenu des
» renseignements, j'aurais eu quelque don-
» née certaine enfin... mais comme je vous
» le disais, à cette époque j'étais fort loin
» d'ici, un de mes parents éloignés était
» mort à la Guadeloupe; j'étais son héri-
» tier, il me fallut faire le voyage pour
» recueillir la succession et surtout pour
» la réaliser... c'était des plantations, des
» cannes à sucre... cela fut très-long à se
» terminer, je fus absent deux ans et trois
» mois; c'est pendant ce temps que la mère
» de Marie vint ici avec son enfant... —
» Était-ce une paysanne? — Oui... c'est-

» à-dire, non, il paraît que ce n'était pas
» une paysanne, c'était une dame... Oh! si
» j'avais été là j'aurais bien su au juste
» quelle femme c'était... mais je n'y étais
» pas! et madame Gobinard était d'une dis-
» crétion ridicule!... — Et cette femme
» pria votre épouse d'avoir soin de sa fille?
» — Oui, elle l'en pria... c'est-à-dire, non,
» elle ne l'en pria pas, mais elle partit le
» lendemain matin; laissant son enfant et
» un sac de six cents francs à côté. — Et
» pas un mot d'écrit, pas une lettre?... —
» Non... c'est-à-dire... non, au fait elle ne
» laissa que les six cents francs en pièces
» de cent sous, à ce que ma femme me dit.
» — Et depuis ce temps point de nouvelle?
» — Pas la moindre nouvelle; alors ma
» femme se dit : « Ma foi, je vais toujours
» prendre soin de la petite; » elle la nomma
» Marie, elle s'y attacha... et, quand je re-
» vins, elle me conta tout cela; je trouvai
» qu'elle avait bien fait. — C'est singulier...
» c'est fort singulier... mais d'après toutes
» les circonstances... le mystère, puis l'a-

» bandon, il y a tout lieu de croire que la » petite est... *adulterino sanguine natus.* » Qu'est-ce que cela veut dire... monsieur » Martineau... oh! ne me le dites pas!... je » parie que je devine, c'est un enfant de » l'amour, n'est-ce pas que c'est cela que » vous avez voulu dire.

» — Cela peut se traduire ainsi, « répond le professeur en souriant, « et de cette » façon c'est un peu plus honnête. »

En ce moment on tourne le bouton de la porte : c'est Gaspard et Pierre qui entrent au Tourne-Bride.

CHAPITRE III.

Une leçon d'écriture.

« Bonsoir, la compagnie, » dit Gaspard en faisant retentir ses gros sabots sur le carreau de la salle; « père Gobinard don-» nez-moi un litre de piqueton... j'ai une » soif que j'en crève !...

» — Et combien de verres... tu ne boiras » pas un litre à toi seul, » dit l'aubergiste.

« Ah ! Pierre me tiendra compagnie... » après ça apportez encore un verre pour » vous si vous voulez... j'y tiens pas, moi.

» — Mes compliments, mon cher Pierre, » dit le professeur en tendant la main au jeune paysan. « J'ai appris que le sort vous » avait été favorable et que vous ne parti-

» riez pas : c'est fort heureux, mais je » voudrais que cet événement vous engageât à poursuivre vos études ; vous alliez » bien, mon garçon, vous alliez fort bien... » votre main est belle, facile... vous entendiez l'arithmétique... vous auriez fait quelque chose... — Oh! monsieur Martineau, » j'en sais assez pour ce que je veux faire.

» — Pardi! » dit Gaspard en s'asseyant à une table et se versant à boire, « est-ce » qu'il a besoin de faire des lettres moulées » pour conduire un moulin ?

» — On a toujours besoin d'être instruit, » répond M. Martineau en jetant sur Gaspard un coup d'œil de dédain ; « sait-on jamais au juste dans quelle passe on se » trouvera... — Il sait ben qu'il se trouvera » dans la farine, lui, pisque son oncle est » meunier. — Il peut arriver des événements qui lui fassent quitter l'état de son » oncle ; il faut tout prévoir.... et avec une » belle main on avance.

» — Une belle main ! m'est avis que Pierre » a la poigne assez forte ; quand il vous

» serre, il vous brise les doigts sans se gê-
» ner ; qu'est-ce que vous voulez donc de plus
» beau ? »

Le professeur se contente de hausser les épaules en murmurant : « *asinus.... stupi-*
» *dus !... ignarus...* »

Gaspard regarde M. Martineau, puis porte son verre à sa bouche, en murmurant :

« Ah ! tu peux ben me lâcher tous les us
» que tu voudras ! va !... toi !.., ça ne te
» donnera pas un habit neuf !... »

Un petit marmiton de dix à onze ans, à figure ronde et espiègle, entre dans la salle et accourt près de M. Martineau.

« Allons donc, Petit-Jean, allons donc,
» mon garçon, » dit l'aubergiste ; « ton pro-
» fesseur t'attend, tu as été bien long !

» — Dame, monsieur, fallait ben vider
» c'te bête, elle avait des boyaux que ça
» n'en finissait pas, et vous m'aviez dé-
» fendu de crever sa mère...

» — De crever l'amer... c'est-à-dire le
» fiel... *fellis*, » dit Martineau en prenant une plume.

« — Et j'espère, Petit-Jean, que tu n'as » pas fait cette sottise?... — Non, non... » d'ailleurs, elle n'en avait pas... je ne lui » en ai pas trouvé. — La poularde n'avait » pas de fiel?...

» — Il paraît que ça n'était pas une mé» chante bête! » dit Gaspard en se versant à boire. « C'est comme moi, je gage que » j'en ai pas du tout de fiel!... Voyons, » Pierre, viens donc trinquer, tu restes là » dans un coin comme si t'avais la coli» que!... »

Pierre, qui avait toujours les yeux tournés vers une porte qui donnait dans l'intérieur de la maison, se décide pourtant à aller s'asseoir en face de Gaspard et boit le vin que celui-ci lui a versé.

« Avancez, mon sujet, et prenons notre » leçon, » dit le professeur en faisant asseoir le petit marmiton près de lui.

» — Tiens! est-ce que M. Martineau » veut apprendre à faire une omelette? » dit Gaspard.

« — Eh non, Gaspard, » répond l'auber-

giste, « tu ne vois pas que c'est au contraire
» M. Martineau qui apprend à écrire à
» Petit-Jean.

» — Ah ! c'est différent... excusez !... et à
» quoi donc que ça servira à Petit-Jean de
» savoir écrire pour tourner sa sauce et
» plumer les volailles ?

» — Gaspard ! » s'écrie le professeur avec
un accent d'indignation, « encore une fois
» taisez-vous... vous êtes un vandale ! un
» barbare ; ne vous mêlez pas de ce qui n'est
» point à votre portée !... n'empêchez pas ce
» jeune garçon de prendre quelque teinture
» des belles-lettres...

» — Moi ! oh ! j'empêche personne !...
» c'est une réflexion que je faisais !... v'la
» tout ! qu'il prenne sa teinture !...

» — Vous-même, Gaspard, qui ne savez
» ni lire ni écrire, ne rougissez-vous point
» de rester encroûté dans l'ignorance ? et
» ne feriez-vous pas bien mieux d'apprendre
» à écrire, au lieu de boire toute la journée ?...

» — Tiens ! si je ne buvais pas j'aurais la
» pépie !...

» — Voyons, Gaspard... un bon mouvement, venez vous asseoir a côté de Petit-Jean et profitez aussi de la leçon que je vais lui donner.

» — Ah ben ! en v'là une bonne : moi, qui vais avoir trente-neuf ans aux-cerneaux, je m'en vas aller apprendre à écrire !... il serait un peu tard pour commencer à m'éduquer.

» — Il n'est jamais trop tard pour s'instruire: Caton apprenait le grec à quatre-vingts ans.

» — Diable !.. c'était déjà un vieux lapin pourtant ; moi, merci, je trouve que j'en sais assez pour cultiver mon champ, vendre mes prunes et mon raisin, quand l'année est bonne, et vider un litre avec les amis. A vot' santé, monsieur Martineau. Eh ben, père Gobinard, queu nouvelle, vous qui en savez tant, et qui en faites quand vous n'en savez pas ?

» — J'en fais !.. j'en fais !.. il n'ont que cela à dire... comme feu mon épouse, qui voulait toujours m'imposer silence... qui

» ne voulait jamais croire les petites avan-
» tures que je lui rapportais... cette pauvre
» madame Gobinard, elle était tellement
» sévère sur l'article des mœurs et de la
» vertu, qu'elle ne pouvait pas croire aux
» faiblesses des autres...

» — Cela fait son éloge, » dit le professeur... « voyons, Petit-Jean, nous allons
» procéder aujourd'hui à la taille des plu-
» mes... y es-tu ?

» — Oui, monsieur, » répond le petit marmiton, en fixant son professeur.

« — Regarde-moi bien : tu prends une
» plume de la main droite, tu la fais passer
» dans la main gauche... suis-moi bien... tu
» la mets sur le dos... pan ! tu attaques avec
» le canif, tu la retournes, tu la mets sur
» le ventre... pan ! autre coup de canif... tu
» la remets sur le dos... très-grand coup de
» canif... puis tu attaques les côtés... une,
» deux... »

Pendant cette démonstration, Gaspard riait à se tenir les côtes ; M. Martineau, que cette gaîté impatiente, s'écrie bientôt :

« Gaspard, pourriez-vous bien m'expliquer » ce que vous trouvez de risible dans ce que » je démontre en ce moment?

» — Ah ! dame !.. c'est que je vous entends » dire : tu la mets sur le dos ! tu la mets sur » le ventre... tu la remets sur le dos... » queu farce de leçon que vous lui donnez » donc là !...

» — Taisez-vous !... taisez-vous, je vous » en prie, » dit le professeur en se gonflant les joues et soufflant avec force, ce qui ne lui arrivait que lorsqu'il était tout à fait en colère, « sinon je prierai mon ami Gobinard » de me prêter une chambre particulière » lorsque j'aurai une leçon à donner...

» — Eh ! mon Dieu ! je ne vous dis rien... » c'est vous qui voulez m'empêcher de rire !.. » si je veux rire moi... Allons, Pierre, bois » donc ; tu ne bois pas.

» — Pour en revenir à mon épouse, » dit l'aubergiste, qui n'est pas fâché de rompre la conversation et de mettre fin à la querelle, « c'était une bien digne femme !.. oh ! c'était » une femme !.. avec celle-là je puis me

» flatter de n'avoir pas été... ce que sont la
» plupart des maris... eh! eh!..

» — Le voilà qui siffle à présent! » dit le professeur, en regardant du côté de Gaspard. « Quel méchant garnement que ce paysan!..

» — Gaspard, pourquoi donc siffles-tu? » dit maître Gobinard.

« — Eh ben, est-ce qu'on peut pas
» siffler à présent?.... queu sacré chienne
» de maison donc!.. bientôt on ne pourra
» pas y remuer!... Bois donc, Pierre, tu ne
» bois pas.

» — A ton tour, Petit-Jean... tiens bien
» ta plume, et fais comme moi; chaque
» coup de canif doit se donner avec préci-
» sion... une, deux, trois et quatre...

» — V'là qu'il lui montre l'exercice, à
» c't'heure! » murmure Gaspard, en por-
» tant son verre à ses lèvres.

» — Ma femme était pourtant très-
» bien... oh! elle était fort gracieuse! »
reprend maître Gobinard en se frottant les mains. « belle taille! un œil noir
» superbe!... bien faite... N'est-il pas vrai,

» Gaspard ? tu as connu madame Gobi-
» nard, toi, tu venais déjà boire ici de
» son temps.

» — Pardi! si je l'ai connue!... j'crois
» ben, d'ailleurs est-ce que j'ai pas tra-
» vaillé queuque temps ici à replanter, à
» rebousculer tout ton jardin pendant que
» tu étais en voyage... — Eh bien, Gas-
» pard, n'est-ce pas que c'était une jolie
» brune, que ma femme? — Oh! elle était
» même trop jolie pour toi! — Mon cher
» ami, elle m'adorait, j'étais sa coquelu-
» che!... Oh! je sais bien que mon bonheur
» faisait des jaloux... il y avait, entre
» autres, Guillaume.... le vétérinaire, qui
» était terriblement amoureux d'elle... il
» avait voulu me la souffler quand elle
» était fille; mais j'avais été le préféré! ça
» l'avait fait damner... Te rappelles-tu
» Guillaume le vétérinaire... qui est mort
» il y a une douzaine d'années?

» — Oui, oui, » dit Gaspard en se ver-
sant à boire, « pardi! nous avons vidé
» plus d'une bouteille ensemble!... Il bu-

» vait ferme, celui-là! — C'est-à-dire que » c'était un ivrogne dans ton genre... et » de plus un libertin! un mauvais sujet! » Ma femme m'a dit cent fois qu'elle » remerciait le Ciel de m'avoir préféré à » ce Guillaume.

» — C'est possible, c'est possible, » répond Gaspard, « d'ailleurs les femmes » disent tant de choses !... il peut ben se » trouver queuques vérités dans la quan- » tité. Mais où donc est Marie?

» — Elle va venir... elle est occupée en » haut. »

Au nom de Marie, Pierre a vivement levé la tête, et ses yeux ont brillé d'un éclat plus vif. Enfin il tâche de surmonter son émotion, et balbutie :

« Est-ce que vous avez du monde à loger » ce soir, monsieur Gobinard?

» — Non, mon garçon, non, je n'ai » personne. Il y a même assez longtemps » qu'il ne m'est venu du monde de Paris. » Oh! mais cela ne peut tarder... nous » voici dans la belle saison... On va venir

» voir madame de Stainville, qui a cette
» jolie maison... là-bas auprès de Vé-
» theuil... Elle reçoit beaucoup de monde
» cette dame... elle est riche... elle a beau-
» coup d'amis, et puis nous verrons sans
» doute quelques-uns de ces gros bourgeois
» qui ont des campagnes à Haute-Ile.

» — Haute-Ile, c'est aussi là où je me
» suis retiré, » dit le professeur; « car
» Haute-Ile et Chantemerle ne font plus
» qu'une même commune. C'est là que
» jadis habitait le célèbre poëte Boileau,
» qui fit à ce sujet ces vers...

» Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
» Et contre eux la campagne est mon unique asile.
» Du lieu qui m'y retient...

» — Dieu merci, nous les savons par
» cœur vos vers, » s'écrie Gaspard; vous
» nous les avez répétés au moins cent fois...

» — Il y a des choses qu'on n'entend ja-
» mais trop! » répond M. Martineau avec
humeur; puis, se tournant vers Petit-Jean,
qui ne faisait rien, il lui met la main sur
le papier en lui disant:

» — Eh bien! sujet, à quoi pensez-vous » donc?... Écrivons, mon ami, écrivons... » Ceci est de la cursive, écriture qui tient » le milieu entre l'anglaise et la coulée... » Allongez, mon ami..., une... deux... allez » toujours... vos jambages plus écartés...

» — Madame de Stainville est une dame » riche, une dame du grand monde, » reprend Gobinard, « aussi a-t-elle toujours une foule de cavaliers à sa suite... des jeunes » gens à la mode... des hommes de la haute » volée...; et, dans leurs promenades aux » environs, ces messieurs me font souvent » l'honneur de s'arrêter chez moi... L'année » dernière il y avait le comte de..., ma foi, » je ne sais plus son nom, mais il buvait » du champagne, ferme. »

Pierre pousse un gros soupir, Gaspard lui verse à boire en lui disant à demi-voix: « Mais quoi que t'as donc ce soir, Pierre, » t'aurais attrappé le numéro un que tu ne » serais pas plus triste!... Eh! mon Dieu! » elle va venir ta belle!.... un peu de pa- » tience.

» — C'est très-bien, Petit-Jean... Voilà » des *o* qui feraient honneur à des maî» tres... Tiens Gobinard, viens un peu voir » ces *o* là...

» — Superbes! » dit l'aubergiste, quand » on verra des *o* comme ça sur une carte, » on paiera sans marchander; à présent si » j'allais m'occuper de ma poularde à la » marengo; qu'en pensez-vous, monsieur » Martineau?

» — Je pense que ce serait fort judicieux. » Mais rappelez-vous ce que je vous ai » dit pour l'accommodement. — Soyez » tranquille, vous serez satisfait; je veux » me surpasser! »

Maître Gobinard court à sa cuisine, en repoussant son bonnet de coton sur le côté, et Gaspard dit à Pierre : « Pour un savant, » le professeur Martineau est fièrement sur » sa bouche!... »

Cependant le petit élève continuait d'écrire : après quelques instants, le professeur lui dit : « C'est assez, je suis satisfait » pour ce soir. Voyons si tu te rappelles

» mes leçons pour tailler ta plume... Taille-
» m'en une. »

Petit-Jean prend hardiment le canif, met la plume sur le dos, fait : une, deux, puis se coupe le doigt, et reçoit un petit bout de plume dans l'œil.

Le petit garçon pousse des cris horribles, en secouant son doigt et frottant son œil de l'autre main. En ce moment, on ouvre une porte sur la gauche, et une jeune fille, tenant une lumière à la main, entre dans la salle, où l'on commençait à n'y plus voir que faiblement.

CHAPITRE IV.

Marie.

C'ÉTAIT une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, fraîche, sans être trop rouge; potelée sans être trop grasse, et très-brune de cheveux sans être brune de peau.

C'était une figure charmante; à la fois piquante et gracieuse, modeste et coquette. Des traits fins quoique irréguliers, une bouche petite et rose; des dents éblouissantes de blancheur; un nez mignon, un menton bien arrondi, de petites oreilles bien bordées : et des yeux si bien fendus, si noirs, si expressifs, quoique ombragés par de longs cils de jais, qu'il était bien difficile de les voir une fois sans éprouver le désir de les revoir encore.

Ajoutez à tout cela une taille moyenne, mais bien prise; des formes voluptueuses, un petit pied, une jambe parfaitement modelée, et convenez que c'était là une jolie fille, quelle que fût sa condition.

Car ce n'est pas la condition qui fait la figure; vous me direz peut être, ce qui fait souvent tort à une beauté de bas étage, c'est un air commun et une tournure sans élégance. Mais il est rare qu'une femme véritablement jolie ne puise pas dans les éloges qu'elle reçoit une nouvelle coquetterie qui lui fait apporter plus de soins dans sa toilette, dans sa tenue et dans toutes ses manières; vous trouverez en général, bien plus de grossièreté, d'impolitesse chez une fille laide que chez celle qui sera jolie!

Revenons à Marie, car c'est de Marie que je viens de vous faire le portrait.

Son costume tenait le milieu entre celui de la paysanne et de la demoiselle. Elle avait une petite jupe blanche à mille raies roses, en étoffe que les dames de la ville mettent quelquefois, et qu'on nomme, je

crois, du guingan; un corsage orné de larges rubans de velours, qui se croisaient derrière son dos, serrait la taille svelte de Marie; un tablier en taffetas noir était attaché devant elle; enfin sur sa tête était un petit bonnet qui se rapprochait plus du costume villageois que le reste de sa toilette, mais qui, posé sur ses cheveux noirs avec une certaine coquetterie, semblait ajouter encore aux grâces de sa figure.

Après cela, faut-il s'étonner que Pierre soit éperdument amoureux de Marie? Pierre, qui a vingt ans, et dont le cœur connaît l'amour pour la première fois. Bien différent en cela de nos jeunes gens d'aujourd'hui, qui, à vingt ans, sont déjà tellement blasés sur toutes les passions, qu'il ne leur reste plus qu'à se suicider, dans l'espérance d'éprouver une sensation nouvelle. Pauvres hommes que ceux-là !... qui prennent l'abus des jouissances pour la jouissance même! l'énervement qui s'ensuit pour un spleen incurable! et leur épuisement pour une parfaite connaissance du monde!... Mais,

après tout, laissons-les se tuer ; de tels êtres sont peu regrettables ; et, quand ils seront bien convaincus que le ridicule et le mépris sont les seuls souvenirs qu'ils laissent après eux, ils remettront bien vite leurs pistolets dans leurs poches.

Pierre n'avait pu voir Marie sans éprouver pour elle la passion la plus vive : cette passion qu'il n'osait encore déclarer à celle qui l'avait fait naître, se décelait dans chacune de ses actions, dans chacun de ses regards lorsqu'il était près de Marie ; loin d'elle, il se taisait si l'on parlait d'un sujet qui n'eût point de rapport à l'objet de sa tendresse ; mais il s'animait et devenait tout de feu si l'on prononçait le nom de Marie. Aussi ses sentiments n'étaient un secret pour personne, excepté peut-être pour celle qui les inspirait. Mais une femme ignore-t-elle jamais l'amour qu'elle inspire ? Non ; la plus innocente, la plus simple s'aperçoit du pouvoir de ses charmes, quelquefois même avant que celui qu'elle a subjugé se soit avoué sa défaite.

Pierre méritait bien d'être aimé; chaque fille des environs était d'accord pour le trouver le plus beau garçon à quatre lieues à la ronde. Puis, ce n'était pas un sot, et il était bien gai, bien aimable avant d'être amoureux : c'était un bon enfant, dansant bien, tirant adroitement de l'arc et fort adroit au fusil; toujours avant d'être amoureux de Marie, car ce diable d'amour l'avait beaucoup attristé; mais il n'en était pas moins resté un bon sujet, grand travailleur, et ayant appris fort vite à lire et à écrire sous le professeur Martineau; enfin Pierre n'était pas un parti que l'on pût dédaigner, et bien des jeunes filles de l'endroit, en commençant par mademoiselle Hélène, auraient voulu être courtisées par lui. Pourquoi donc la charmante Marie aurait-elle été insensible à l'amour de Pierre?

Pourquoi!... pourquoi! eh, mon Dieu! je ne sais plus dans quelle pièce j'ai entendu dire : est-ce qu'il y a des *pourquoi* en amour? J'ai trouvé cette réflexion parfaitement juste, et je la mets ici. D'ailleurs, nous avons en-

core dans la vie une foule de choses auxquelles il serait difficile de trouver des pourquoi.

Marie est entrée dans la salle, et sur-le-champ elle court près de Petit-Jean qui pleure et crie en même temps, quoique le professeur ne cesse de lui dire :

« C'est ta faute, petit; si tu avais bien » fait comme je t'ai montré, tu n'aurais » pas reçu du canif dans le doigt, ni la » surcoupe de ta plume dans l'œil... » en suivant mon exemple il est impossible » de se blesser. »

Marie n'avait pas lu les fables de La Fontaine, et pourtant elle pensa qu'il valait mieux essayer de soulager le petit garçon que de lui faire de la morale.

Elle commença par regarder dans l'œil du marmiton, puis, avec le bout de son doigt, enleva légèrement ce qui gênait sa vue; ensuite elle entortilla de linge le doigt blessé, et le petit garçon se remit à sourire, et se sauva à la cuisine en disant :

« — Je ne pourrai pas écrire de huit » jours au moins. « Le petit drôle... » dit M. Martineau, « il est enchanté maintenant de s'être coupé le doigt... » Il est » même possible qu'il l'ait fait exprès. » Mais, c'est affaire à vous, mademoiselle » Marie; comme vous avez parfaitement » pansé le blessé ! ... »

« — Elle serait bonne sœur-du-pot, » dit Gaspard, en se versant à boire.

Pierre ne dit rien ; mais il s'est levé, et s'est doucement approché de la jeune fille, qui n'a pas encore eu l'air de faire attention à lui. Cependant, après avoir fait un gracieux sourire au professeur et à Gaspard, Marie se tourne enfin du côté de Pierre, et lui dit :

« Bonsoir, monsieur Pierre. — Bonsoir, mademoiselle. — Et bien, n'avez» vous pas tiré à la conscription aujourd'hui ? — Oui, mademoiselle. — Êtes» vous tombé au sort ? — Non... j'ai eu » un numéro... qui n'est pas appelé. — » Tant mieux, j'en suis bien aise pour » vous. »

Ces mots ont été dit sans effusion, sans attendrissement et du ton dont on dit à quelqu'un : Vous vous portez bien ; j'en suis charmé.

Pierre a senti cela, car un amoureux analyse tout ce qui vient de la personne qu'il aime. Ses regards, ses mouvements, ses moindres paroles, et souvent aussi son silence ; il y a toujours quelque chose à observer pour celui qui aime avec passion ; c'est pour cela qu'un amoureux ne s'ennuie jamais : loin de sa belle, il vit de souvenirs ; près d'elle il étudie, il épie ce qui échappe aux yeux indifférents.

Le front de Pierre est devenu soucieux ; il ne se sent plus le courage de continuer la conversation ; il va se rasseoir près d'une table, d'un air boudeur, et Marie ne semble pas s'en apercevoir ; ce qui augmente encore l'humeur du jeune paysan.

M. Martineau s'occupe de resserrer dans ses poches les plumes et le canif ; la jeune fille va et vient dans la salle, essuyant, rangeant, et parfois, fredonnant un re-

frain de chanson ; et tout cela était gracieux ; chacun des mouvements de Marie avait de la gentillesse, chaque chose qu'elle faisait semblait mieux faite que si toute autre l'eût accomplie ; peut-être est-ce parce qu'elle était jolie que cela produisait cet effet-là.

Pierre, tout en ayant l'air de regarder à ses pieds, ne perdait pas de vue la jeune fille. Gaspard ne s'occupait que de boire. Cependant, comme Marie est venue ranger sur la table à laquelle il est assis ; il lève les yeux sur elle, et lui dit :

« Diable !... comme t'es faraude, Marie !
» des tabliers en soie !... c'est un fameux
» genre tout de même !... Qui donc qui
» t'a donné ça ? »

Marie fait une petite moue en répondant :

« — Est-il étonnant ce Gaspard ! on ne
» peut pas avoir la moindre chose sans
» qu'il le trouve extraordinaire !... parce
» que j'ai un tablier de taffetas noir...
» — Ah, dame ! c'est que... c'est pas

» trop l'uniforme d'une fille d'aubérge. »

Le rouge monte au visage de la jeune fille, qui répond avec dépit :

« — Fille d'auberge !.. Il me semble » qu'on ne me regarde pas comme une » servante ici... Monsieur Gobinard m'ap- » pelle sa fille.... mais vous n'avez jamais » que des méchancetés à me dire, Gaspard !

» — Allons, allons, ne te fâche pas, » Marie ; écoute donc, si je te parle comme » ça, c'est par intérêt pour toi !... Je t'ai » vue assez petite pour être sans façon » avec toi... ; ça t'offusque peut-être auss » que je te tutoie ; mais j'en suis ben fâché, » c'est une habitude dont il me serait dif- » ficile de me défaire.

» — Je ne vous ai jamais dit que... je » trouvais cela mauvais. — C'est ben heu- » reux !... Mais queuquefois, vois-tu, tu » fais un tantinet trop la fière... tu te » donnes des airs de princesse... Moi, » j'aime pas ça... on doit être tout rond... » on doit être toujours soi-même !... pas » un jour blanc et un autre puce..., et

» toujours bonne enfant; je ne connais
» que ça.

» — Mais qu'est-ce que vous avez donc
» à me chercher querelle, Gaspard ? est-ce
» que je vous dis quelque chose, moi ?...
» et tout cela parce que j'ai un tablier de
» de taffetas; est-ce que cela vous re-
» garde ?... Il me semble qu'il n'y a pas
» de mal à se mettre à la mode...

» — Oh !... à la mode... Ah ben ! je
» savais pas que les paysannes devaient se
» mettre à la mode... Viens donc boire,
» Pierre.

» — Les paysannes... les paysannes...
» Apparemment que madame de Stainville
» ne trouve pas que j'ai l'air d'une pay-
» sanne, car c'est elle qui m'a donné ce
» tablier-là, et qui me donne toujours
» mille choses de Paris, et qui me dit que
» si j'étais mise comme une demoiselle, je
» serait très-bien. Et puis ces messieurs de
» Paris, qui viennent souvent chez madame
» de Stainville, et qui trouvent toujours ce
» pays charmant, m'ont dit que j'avais

» tout ce qu'il fallait pour faire une ... une
» femme du monde ..., ou ben encore que
» je ferais une petite lingère très ... très...
» attendez donc... très-confortable, c'est
» ça, voilà le mot; et ça doit vouloir dire
» jolie, j'en suis sure. »

Pierre ne peut s'empêcher de frapper avec colère son poing sur la table, en s'écriant :

« Oh! ces gens de Paris!... c'est si vrai
» tout ce qu'ils disent, ils ne mentent ja-
» mais, ceux-là..., parce qu'ils parlent avec
» élégance... avec des mots que nous ne
» connaissons pas au village.

» — *Ergo!* » dit monsieur Martineau, qui a fini de ranger ses plumes. « Je n'ai
» pas tort de conseiller aux habitants de la
» campagne de s'instruire, car alors ils se-
» ront en état de répondre aux citadins, et
» d'apprécier la véracité de leurs paroles.
» *Studia adolescentiam alunt, senectutem*
» *oblectant!*

» — Ah ben! si vous nous parlez chinois!
» à présent, père Martineau, » dit Gaspard,

« comment donc voulez-vous que je nous
» entendions ! »

Pierre, fâché de s'être laissé aller à un mouvement de colère, s'est levé et se rapproche de Marie qui est en train de mettre le couvert pour le souper. Il rôde quelques moments autour d'elle sans rien lui dire; enfin il choisit un moment où elle passe contre lui, et, la retenant par sa robe, lui dit bien bas :

« Mamselle Marie... ce que j'ai dit tout
» à l'heure.... ce n'était pas pour vous fâ-
» cher...., certainement, je suis bien de
» l'avis de ceux qui disent que vous êtes
» jolie..., et d'ailleurs, qui donc pourrait
» penser le contraire ?.... Ah ben! si quel-
» qu'un s'avisait de ne pas vous trouver la
» plus gentille de tous les alentours, il au-
» rait affaire à moi ! »

La jeune fille sourit en répondant :

« Je ne suis pas fâchée, Pierre. Oh! je
» ne vous en veux pas du tout, je vous
» l'assure.... pas du tout ! »

Elle l'a appelé Pierre sans y ajouter *mon-*

sieur, et elle lui a fait un gracieux sourire : c'était plus qu'il n'en fallait pour transporter de joie le jeune paysan. Son visage n'est déjà plus le même, ses yeux brillent de plaisir, son front s'est éclairci, le bonheur anime tous ses traits, et il jette son chapeau en l'air, en s'écriant :

« J'ai faim, j'ai soif, à présent !... j'ai eu » un bon numéro!... je ne pars pas... faut » nous réjouir !... Gaspard, je te paie tout » ce que tu voudras !... »

Gaspard se contente de relever la tête pour regarder Pierre, qui saute et gambade dans la salle, et il murmure entre ses dents : « Il paraît que le vent a changé, et v'là l'amour qui est au beau. »

CHAPITRE V.

Le souper.

« A table! à table! » crie maître Gobinard en entrant dans la salle, suivi de Petit-Jean qui porte un grand plat, dont le fumet chatouille agréablement l'odorat de la compagnie.

« — *Recte dicis*, » dit le professeur en respirant de toute la force de ses voies nasales, et comme s'il eût voulu accaparer pour lui seul le parfum qui s'exhalait de la poularde à la marengo.

« Vous me direz des nouvelles de ce » plat! » dit l'aubergiste, « je n'y ai mis » ni espagnole, ni truffes... parce que je » n'en avais pas, mais je crois qu'il sera » encore assez bien troussé!...

» — *Nemo dat qui non habet !* Nous
» allons lui livrer une terrible bataille !... »

Et monsieur Martineau a déjà été prendre place à table. L'aubergiste va à Pierre en lui disant :

« Vous allez souper avec nous, Pierre..., » aujourd'hui doit être un jour de fête pour » vous... il faut le célébrer...

» — Oh! bien volontiers, monsieur Go- » binard, » répond le jeune paysan, dont le front est radieux depuis que Marie lui a fait un doux sourire. « J'accepte votre in- » vitation..... mais à condition que je » paierai une bouteille de votre vieux... » du meilleur !

» — Tout ce que vous voudrez, Pierre... » je ne suis pas homme à refuser cela... » allons, à table ! »

Chacun est allé s'asseoir devant le souper. Gaspard, seul, est resté à la place qu'il occupe à l'autre bout de la salle, mais l'aubergiste se tourne vers lui, en s'écriant :

« Eh ben! Gaspard, est-ce que tu ne

» viens pas manger un morceau avec nous?
» — Ah, dame!... c'est que moi je ne
» payons rien!...
» — Eh ben! qu'est-ce qu'on te de-
» mande?... est-ce que la vieille bouteille
» offerte par Pierre te fait peur? — Oh!
» les bouteilles ne me font pas peur à
» moi? — Viens donc alors. — J'y vas...
» et je mangerai et je boirai tout aussi
» ben que si je payais queuque chose; je
» ne boude pas à table, moi! »

Pierre n'a pas manqué de se placer à côté de Marie. Maître Gobinard est au milieu de la table en face du professeur.

Gaspard se place au bout et Petit-Jean près de lui, car à la campagne et dans une auberge, les maîtres et les domestiques mangent ensemble: c'est aux champs que l'on retrouve un peu d'égalité. Il est vrai qu'aux champs les maîtres sont souvent aussi rustres que leurs valets: voilà ce qui rapproche les états et comble les distances.

Une omelette et une salade accompa-

gnaient la poularde. Le professeur promène des regards caressants sur chaque plat, tout en attachant un coin de sa serviette à une boutonnière de son habit. Maître Gobinard sert avec cette satisfaction de l'homme qui attend des compliments.

« Parfait!... c'est parfait!... » dit M. Martineau en se pâmant sur son assiette.

« — Oui, c'est pas mal fricassé! » dit Gaspard.

« — Fricassé! » réplique l'aubergiste en souriant d'un air digne, « va donc à la » Roche-Guyon me trouver quelqu'un qui » en fasse autant! et pourtant c'est un » gros bourg bien habité... où il y a des » gens riches..., et où il vient souvent du » monde de Paris pour voir le château » qu'est bâti sur un rocher.

» — C'est un séjour fort curieux, » dit le professeur, « ce rocher fut, dit-on, le » séjour de ces petits tyrans... dans le temps » de la féodalité. La tour qui le surmonte » est d'une construction fort ancienne; la » tradition en fait même un ouvrage des

» Romains.... Je vous redemanderai un peu
» de cette délicieuse volaille, maître Gobi-
» nard.... c'est parfait!... Mais on sait com-
» bien de monuments du moyen-âge ont été
» attribués aux Romains, quoique ce fût
» apocryphe.

» — Allons! le v'là enfoncé dans ses Ro-
» mains et son moyen-âge! je ne pourrons
» pus l'en tirer! » dit Gaspard en se penchant vers Pierre qui est à sa gauche. Mais celui-ci n'entend rien, ne voit rien que Marie, dont son genou frôle le genou, et qui n'a pas reculé le sien. Pierre n'est plus sur la terre, il est dans le séjour céleste, il n'y a point parmi les anges de joies plus pures que celles d'un premier amour, qui obtient une première faveur.

« — Les amoureux sont sourds! » se dit Gaspard, « c'est drôle!.... Moi, j'ai jamais
» été bête comme ça!

» — A propos, » dit maître Gobinard, quand son appétit est un peu calmé, « savez-
» vous que Jacques Leroux a été rencontré
» dans le bois avec la femme de Blanchard?..

» Oh! oh!.... ce pauvre Blanchard.... il a
» voulu avoir une jolie femme, mais je crois
» qu'il en tient!... il en porte!....

» — Est-ce qu'on ne peut pas aller dans
» le bois innocemment?... » dit Gaspard.
« — Ah?.... oui.... laisse-nous donc.... sa
» femme a des yeux qui.... — Toutes les
» femmes ont des yeux!.... mais vous, père
» Gobinard, vous voyez des cornards par-
» tout!... — Dieu merci, je n'en ai jamais
» vu chez moi quand ma femme vivait!....
» et celle-là aussi était jolie... je m'en flatte.
» — Tu, tu, tu.... r'lututu, r'lututu... —
» Qu'est-ce que tu chantes là, Gaspard? —
» Ah! c'est rien... c'est un air que j'ai appris
» à Paris.

» — Pour en revenir au château de la
» Roche, » dit le professeur, après avoir
nettoyé parfaitement son assiette, « le pre-
» mier seigneur de ce lieu était un nommé
» Hugues, vicomte de Mantes. Cet Hugues
» était de la maison des comtes de Meulan ;
» il eut pour fils Hilledoin, qui fut père de
» Guyon... lequel laissa son nom à la sei-

» gneurie.... J'accepterai volontiers un peu » d'omelette... Mon ami Pierre, je vous de- » manderai à boire...

» — On te demande à boire, Pierre, » dit Gaspard en poussant le jeune paysan. Celui-ci, sortant de son extase amoureuse, s'empresse de saisir une carafe et remplit d'eau le verre que le professeur lui tendait tout en regardant l'omelette. Mais quand M. Martineau a porté son verre à ses lèvres, il s'arrête tout à coup en faisant la grimace, et Gaspard part d'un éclat de rire.

« Mon cher Pierre!... vous voulez donc » me noyer!... » s'écrie le professeur en arrosant la salle avec le contenu de son verre. « J'aime beaucoup l'eau.... mais elle m'est » contraire... si j'avais bu tout cela, j'aurais » été fort indisposé.

»—Ah! pardon... excusez-moi, monsieur » Martineau, » répond Pierre avec embarras, « c'est que je pensais... je ne voyais pas.

»—Oui... oui, je comprends... vous vous » êtes trompé... cela peut arriver à tout le » monde... *Errare humanum est.*

» — Pour réparer cela, » dit l'aubergiste,
« je vais aller chercher deux vieilles bou-
» teilles au lieu d'une... sous les fagots... Eh!
» eh!.... vous m'en direz des nouvelles! »

Maître Gobinard prend une lumière et quitte la table. Marie mangeait de fort bon appétit; tout en écoutant les gros soupirs et les compliments de Pierre, qui n'était occupé que d'elle. Gaspard buvait et achevait son omelette. Mais le professeur Martineau qui n'avait plus un fêtu sur son assiette, et ne voyait plus rien dans les plats, ne voulant pas demeurer oisif, juge convenable de reprendre la parole, et, comme il n'y a que Petit-Jean qui paraisse disposé à l'écouter, c'est au marmiton que l'ex-maître d'école s'adresse :

« Je te disais donc, Petit-Jean, que Guyon,
» fils d'Hilledoin, laissa son nom à la seig-
» neurie qui l'a toujours porté depuis, et l'a
» transmis au village qui fut bâti autour de
» ses murs. Alors la demeure seigneuriale
» ne consistait qu'en cette tour antique....
» dont je t'ai parlé tout à l'heure....

» — De quoi? » dit Petit-Jean, tout en rongeant un os.

Le professeur va son train sans répondre à cette interruption. « Quelques habitations » plus considérables s'élevèrent avec le » temps au bas du rocher. Mais dans les » moments de danger, les habitants se refu» giaient dans la tour. Cette tour garan» tissait Paris des attaques des Normands » et des Anglais : telle était la Roche-Guyon » au onzième siècle.... Tu comprends com» bien il était important pour les faibles mo» narques qui régnaient alors à Paris d'a» voir des vassaux fidèles... »

Petit-Jean, qui a la bouche pleine, se borne à faire un signe de tête fort douteux. Le professeur s'en contente et reprend :

« Je vois avec plaisir, Petit-Jean, que tu » profites de ce que je te dis; et puisque tu es » sage, je vais te compter toute l'histoire de » Guy, premier seigneur de la Roche, qui » fut assassiné dans son château par son » beau-père....

» — Ah ben!.... nous en aurons pour

» queuque temps! » murmure Gaspard en ricannant.

« — Ce n'est point à vous que je m'a- » dresse! » dit le professeur avec dignité; » mais à cet enfant qui m'écoute et profite; » suis-moi, Petit-Jean: Guy Ier était un » preux chevalier, mais il avait un serouge » traître et cauteleux... (serouge signifiait » alors beau-père). Il advint qu'un diman- » manche au soir, le serouge de Guy arriva » dans une église avec grand nombre de » gens à lui, armés de hauberts sous leurs » vêtements, et attendant le moment de se » jeter sur le seigneur de la Roche quand » il arriverait. Le pauvre Guy ne se doutait » de rien.... et, après avoir pris sa réfection » il venait de s'endormir. Le serouge saisit » ce moment, il s'approcha de lui....

» — Ah! je la connais, celle-là!... je la » connais! » s'écrie Petit-Jean en interrompant M. Martineau. « Il s'approche du » seigneur qui dort... et il lui prend ses » bottes de sept lieues... Pardi! on me l'a » déjà contée!...

» — Oh! oh!.. v'là l'autre qui croit qu'on » lui conte le *petit Poucet!* » s'écrie Gaspard en riant, tandis que le professeur, mortifié d'avoir déployé inutilement son érudition, éloigne sa chaise de celle de son élève, en murmurant :

« Décidément, tu ne seras bon qu'à » tourner des sauces, toi. »

Le retour de maître Gobinard et la vue de deux bouteilles couvertes d'une respectable poussière remet bientôt tout le monde en belle humeur. L'aubergiste verse, et cette fois Pierre tend son verre et prend part aux libations des convives. Le vin est bon; il rend le professeur encore plus affectueux, l'aubergiste plus bavard: Gaspard plus gai, Pierre plus hardi, et Marie même paraît plus tendre.

Maître Gobinard se remet à passer en revue toutes les personnes des alentours; il n'épargne ni la paysanne, ni la dame; il fait des commentaires sur les moindres événements, sur les plus légers propos, et finit par affirmer qu'il n'y a pas une femme

fidèle dans les environs. Pendant qu'il parle, Gaspard boit, et le professeur Martineau répète entre ses dents l'épître de Boileau. Quant à Pierre, les yeux fixés sur Marie, il lui dit de temps à autre :

« Que vous êtes donc jolie, mamselle!..
» Mon Dieu!.. que vous avez une figure...
» qui me plaît. »

Et Marie se contente de sourire : car une femme peut toujours sourire à un compliment, cela ne la compromet pas ; et celui qui lui fait la cour est libre de prendre cela pour une espérance.

Le souper s'est prolongé jusqu'à près de dix heures, et c'est tard pour la campagne. Comme les bouteilles sont vides, et qu'on ne parle pas d'en aller chercher d'autres, le professeur Martineau pense à retourner à son hameau. Maître Gobinard se rappelle qu'il a pour le lendemain matin un pâté à confectionner, et que par conséquent il ne lui reste que peu d'heures pour dormir. Il se lève ; chacun en fait autant ; on se dit bonsoir, et on se dispose à regagner son gîte.

Pierre aussi a dit bonsoir à Marie, et sa voix émue voudrait ajouter quelque chose à ce simple adieu, mais déjà la jeune fille a saisi son bougeoir, elle a salué chacun et va regagner sa chambre; il faut s'éloigner. Gaspard a pris le bras du jeune paysan, car tous deux demeurent à Vétheuil et vont cheminer ensemble, tandis que M. Martineau est obligé de regagner tout seul son modeste village, mais il s'en console en répétant tout haut ses vers favoris; et pendant assez longtemps, quoique se tournant le dos, Gaspard et Pierre entendent encore le professeur s'écrier :

« *Oui Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville !* etc.

Le temps était superbe. Quoiqu'il fut près de dix heures, il faisait encore un air tiède comme vers la fin de la soirée. Au village, après une journée brûlante, on aime souvent à veiller tard, dans l'espoir de respirer un peu de fraîcheur. Tous les habitants de la campagne ne se couchent

pas avec le soleil : c'est surtout le soir que l'on se repose, que l'on jase, que l'on joue bien sur l'herbe. Les jeunes filles alors aiment à causer entre elles, ou à comploter quelques niches qu'elles préparent à leurs amoureux.

Devant plusieurs maisonnettes, des paysannes causaient et jouaient encore, quelques-unes dansaient en rond, ne s'interrompant que pour rire aux éclats ou courir l'une après l'autre.

Pierre et Gaspard viennent de passer devant un groupe de paysannes, et ils ne se sont pas arrêtés, quoiqu'on leur ait crié :

« Bonsoir, Gaspard! bonsoir, Pierre! »

Ils se sont contentés de répondre : bonsoir! et passent leur chemin, parce qu'alors Pierre est en train de parler de Marie, et que Gaspard lui conseille d'en finir et de se déclarer.

Mais une jeune fille s'est détachée du groupe; elle se met à courir comme si une autre la poursuivait, et, après avoir décrit quelques détours et traversé le chemin,

elle vient se jeter dans Pierre, après lequel elle s'accroche comme pour s'empêcher de tomber.

C'est mademoiselle Hélène qui a reconnu le beau conscrit, quoique la lune n'éclaire qu'à demi la campagne; mais il y a des gens que l'on reconnaît toujours, alors même que l'on n'y voit pas. Ceux-là on les devine plutôt qu'on ne les aperçoit.

Hélène pousse un cri en saisissant le bras de Pierre.

« Ah!.. mon Dieu! j'ai manqué de tomber... Tiens! c'est vous, monsieur Pierre?

» — Eh oui, sans doute, c'est nous, » répond Gaspard, « pardi, tu le vois ben » que c'est nous! quoique tu fasses l'étonnée..., et que tu viennes te jeter exprès » dans not'chemin.

» — C'est Jacqueline qui me poursuivait..., et je me sauvais, et en courant j'ai » manquée de tomber... Monsieur Pierre, » venez donc un brin courir avec nous.

» — Oh! non, pas ce soir, » dit Pierre. « Il est tard..... Il faut que je rentre..... —

» Quest-ce qui vous presse donc?... Votre
» oncle est encore à boire au cabaret... —
» C'est égal... j'ai à travailler de bonne
» heure demain...

» — Voyons, Hélène, laisse-nous donc
» tranquilles, » dit Gaspard; « tu vois ben
» que Pierre n'a pas envie d'aller courir dans
» les champs larirette avec toi... ainsi laisse-
» nous en paix...

» — Est-ce que je vous parle à vous! »
répond la jeune fille avec humeur, et, quittant à regret le bras de Pierre, elle fait quelques pas en s'éloignant; mais bientôt elle s'arrête en poussant un cri d'effroi et appellant Pierre à son secours.

Ses accents étaient si déchirants, elle semblait si effrayée, que le jeune paysan s'empresse de quitter son compagnon pour voler près d'elle.

« Qu'avez-vous, mamselle Hélène? que
» vous est-il arrivé? » demande Pierre à la
grosse fille qui est arrêtée contre une haie.

« Ah! monsieur Pierre... ah! je suis per-
» due... ah! je suis ben sûre que c'en est

» une... Oh! je la sens... oh là là!... oh! moi
» qui en ai si peur!..
» — Peur de quoi?... qu'est-ce qui vous
» effraie?... — Ah! c'est que j'ai... oh! oui...
» oh! c'en est une... je la sens qui court!....
» oh! je vous en prie, monsieur Pierre,
» ôtez-la moi!.... ou je suis capable de mourir de peur...
» — Que je vous ôte, quoi?... — Une
» araignée... oh! une grosse araignée qui
» m'est entrée dans le dos... oh! je suis sûre
» que c'en est une... Tenez, tenez... fourrez
» vot'main par là..., par en haut... Oh! je
» vous en prie, monsieur Pierre, ôtez-la-moi...,
» fourrez vot'main..., n'ayez pas
» peur. »

Pierre sans trop comprendre comment une araignée a pu se glisser sous le fichu de la grosse fille, ne veut pas cependant refuser de lui rendre service; elle lui a présenté son épaule découverte, et il glisse obligeamment sa main tout du long. Pierre ne trouve rien que des formes charnues et fortement accusées; il voulait retirer sa

main; mais Hélène, qui semblait toujours tremblante, lui disait: « Cherchez encore..., » ne vous lassez pas, je vous assure que j'ai » une araignée qui me court dans le dos..., fourrez vot' main...., fourrez plus avant..., » n'ayez pas peur... »

Il y avait quelque temps que ce manége durait, lorsque Gaspard, qui s'était approché, s'écrie:

« Dis donc, Hélène, fallait tout de suite » dire à Pierre de te chatouiller le gras des » reins, ç'aurait été plus tôt fait! »

Ces paroles mettent fin à la recherche de l'araignée. Mademoiselle Hélène se sauve en pestant contre Gaspard; et les deux paysans, après avoir ri de la grosse fille, continuent leur route, puis rentrent chacun chez eux.

CHAPITRE VI.

Déclaration d'amour au village.

Le lendemain du souper chez maître Gobinard, Pierre qui a rêvé toute la nuit à Marie, Pierre qui voit encore la jolie fille du Tourne-Bride lui souriant et se laissant frôler le genou par le sien, ne se sent pas disposé à travailler au moulin de son oncle. Il faut qu'il revoie Marie, qu'il lui parle, qu'il lui déclare enfin toute sa tendresse, et lui dise que c'est elle qu'il veut épouser. Il y a trop longtemps qu'il hésite à faire cet aveu; Gaspard lui a dit encore que sa timidité était ridicule; Pierre se sent plus de courage; d'ailleurs la soirée de la veille lui a donné de l'espérance, et il ne tremblera plus près de Marie.

Le jeune paysan se dirige dans la matinée vers le Tourne-Bride, mais il voudrait trouver Marie seule, car ce n'est jamais devant témoin que se fait une déclaration d'amour, et surtout lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en faire. Pierre rôde autour de l'auberge. Il aperçoit celle qu'il aime occupée à ranger dans la salle où ils ont soupé la veille, mais l'aubergiste est là aussi, et puis dans cette salle il peut à chaque instant venir du monde. Pierre n'entre pas; il guette toujours; enfin, Marie va au jardin, c'est ce qu'il espérait. Le jardin qui s'étend derrière la maison est grand et touffu; là du moins on peut être à l'abri des regards curieux. Le jeune paysan s'introduit dans le jardin par une petite porte qui donne sur la campagne, et que dans la journée on ne ferme jamais.

Pierre s'avance doucement, il voudrait surprendre Marie; il voudrait s'approcher d'elle sans qu'elle l'aperçût. Au milieu du jardin est une espèce de petit bassin, ou plutôt de mare, dans laquelle on lave quel-

quefois le linge. Marie est accroupie sur le bord de cette mare, et elle rince dans l'eau quelques fichus de couleur. Pierre s'approche; il est derrière Marie, il la considère depuis longtemps sans que la jeune fille se doute encore que le beau conscrit est si près d'elle.

Mais Pierre se rappelle qu'il n'est pas venu rien que pour regarder Marie, il fait encore quelques pas; la jeune fille pousse un cri :

« Ah, mon Dieu!.. comment! vous êtes-là
» monsieur Pierre?... — Oui, mamselle...
» il y a déjà longtemps que je vous regarde!
» — Et pourquoi donc que vous ne disiez
» rien?
» — Pourquoi... ah dame! c'est que j'ai
» tout plein de choses à vous dire!..
» — Et c'est pour ça que vous ne parlez
» pas?
» — Ah! mamselle... c'est que... quand
» on a tant à dire... on ne sait par où com-
» mencer... on n'ose pas... de peur de s'em-
» brouiller...

» — Il est certain qu'en ne disant rien on » ne s'embrouille pas!

» — C'est juste, mamselle!..

» — Mon Dieu! qu'il est bête! » se dit Marie en se remettant à rincer son linge ; pourtant elle jugeait mal Pierre; et le pauvre garçon n'était pas bête, il ne manquait même pas de moyens, mais alors l'amour, la timidité engourdissaient toutes ses facultés et lui ôtaient presque toute son intelligence. Lorsque nous voyons dans le monde des gens de beaucoup d'esprit ne plus savoir se conduire quand ils sont amoureux, nous ne devons pas nous étonner qu'un simple villageois puisse en pareille circonstance avoir l'air d'un imbécile.

Pierre est descendu tout au bord de la mare à côté de Marie, il s'amuse à lancer de petites pierres dans l'eau, et leur fait faire des ricochets. Cela dure cinq minutes environ. Au bout de ce temps, une de ces pierres, lancée avec trop de force, envoie de l'eau plein la figure de Marie.

« Mon Dieu!.. voilà une jolie invention

» que vous avez là ! » s'écrie la jeune fille en s'essuyant le visage.

« — Ah! pardon, mamselle... je ne vou-
» lais pas vous en jeter... C'est sans le faire
» exprès... mais ça se sèchera !...

» — En attendant, je suis toute mouil-
» lée! est-ce que vous n'êtes venu ici que
» pour jeter des cailloux dans notre bassin?

» — Oh! si fait !.. puisque j'ai tout plein
» de choses à vous dire...

» — Eh ben, dites-les donc vos choses....
» qu'est-ce qui vous en empêche?...

» — Oh! personne... c'est moi-même que
» je m'en empêche... parce que j'ai le cœur
» si.... j'ai là comme ça queuque chose qui
» m'étouffe... — Est-ce que vous avez trop
» déjeuné? — Non... non... ce n'est pas
» ça... Oh! depuis quelque temps je ne
» mange guère... je n'ai plus d'appétit...;
» enfin... c'est que... je suis amoureux mam-
» selle... là... voilà le grand mot.

» — Ah! vous êtes amoureux, monsieur
» Pierre? — Oui, mamselle, et d'une fa-
» meuse force, allez!...

» — Ah! vous êtes amoureux... et de qui
» donc, monsieur Pierre ?

» — De qui... vous me demandez de qui,
» mamselle... mon Dieu ! est-ce que je pour-
» rais l'être d'une autre que de vous ?... »

Pierre a dit ces mots avec tant d'âme, qu'en cet instant il ne doit plus avoir l'air bête, et si la jeune fille le regardait, elle serait touchée de l'expression de son regard. Mais Marie est alors tout occupée à rattraper un de ses fichus qui lui est échappé des mains, et la crainte qu'elle a de le perdre l'empêche de prêter beaucoup d'attention à ce que lui dit Pierre.

Le jeune paysan, après avoir déclaré son amour, attend avec anxiété qu'on lui réponde. Marie, qui a plongé son bras jusqu'à l'épaule dans le bassin, retire enfin son fichu et s'écrie :

« Le voilà!.. c'est bien heureux... c'est
» que je ne voudrais pas le perdre, c'est mon
» plus joli!.. et cette mare fait l'entonnoir au
» milieu. »

Le pauvre Pierre demeure triste et inter-

dit. Il a déclaré sa flamme, et on ne lui a pas même répondu une parole; il ne sait qu'augurer de la conduite de Marie; il la regarde, mais il n'ose plus ajouter un mot. Enfin, au bout de quelques minutes, Marie tournant les yeux de son côté, se met à éclater de rire.

« Ah!.. mon Dieu! monsieur Pierre, que » vous avec l'air drôle!..

» — Drôle!.. j'ai l'air drôle... Quoi, mam» selle, est-ce là tout ce que vous avez à me » dire, lorsque je vous déclare, moi, que » je vous adore... que je vous aime comme » un fou!.. que vous êtes la seule fille que » je veuille épouser..?

» — Ah!.. comment vous m'aimez... pour » tout de bon?.. — Marie!.. est-ce qu'il peut » y avoir deux manières de vous aimer?.. » Oh! moi, je n'en connais qu'une... Marie, » n'êtes vous pas satisfaite que je vous » préfère à toutes vos compagnes, que je » vous jure de n'en jamais aimer d'autres » que vous?..

» — Mon Dieu, monsieur Pierre... si vous

» voulez m'aimer... vous en êtes bien le » maître... je ne peux pas vous en empêcher!.. » mais tous les garçons en disent autant... » moi, il y en a déjà tout plein qui m'ont dit » qui m'aimaient!.. ça m'a fait rire, et » voilà tout !

» — Oh ! moi, Marie, c'est bien réellement » que je vous aime, et d'ailleurs, mon seul » espoir, mon unique désir, c'est de devenir » votre mari... Dites-moi que vous m'aimez » aussi, mamselle Marie, dites-moi que vous » voulez bien être ma femme, et je vas sur-» le-champ courir demander le consente-» ment de mon oncle. Il ne me refusera pas, » j'en suis certain d'avance... M. Godinard, » votre père adoptif est votre seul parent... » Il ne sera pas fâché non plus de vous voir » bien établie... Oh, Marie! répondez... » n'est-ce pas que vous voulez bien être ma » femme ?.. »

Et Pierre qui vient enfin de surmonter toute timidité, a pris la main de Marie, et la serre doucement dans les siennes. Mais la jeune fille la retire bientôt, en lui disant :

« — Non, monsieur Pierre, non... je ne » veux pas être votre femme. »

Le pauvre garçon reste stupéfait, immobile, il regarde Marie en tremblant, il espère s'être trompé, et balbutie d'une voix que les sanglots étouffent déjà :

« — Vous ne voulez pas être ma femme... » Est-ce bien possible ?.. comment ! mam- » selle... Est-ce que vous ne m'aimez pas ?..

» — Dame, monsieur Pierre, j'ai de l'ami- » tié pour vous... comme j'en ai pour toutes » nos connaissances... mais je ne veux pas » vous épouser.

» — Marie !.. Marie !.. Ah ! ne me refusez » pas... Je vous aime tant, moi ! et qui donc » vous rendra plus heureuse que moi ?... » qui donc vous aimera autant ?.. Marie... » c'est pour me faire endêver ce que vous » dites là... n'est-ce pas ?.. Vous n'aimez pas » un antre garçon dans le pays... Ainsi vous » voulez bien être ma femme ?

» — Mais est-il entêté donc !.. Quand je » n'aimerais pas un autre garçon ; ce n'est » pas une raison pour que je vous aime et

» que je veuille de vous. Encore une fois, » je ne veux pas vous épouser... Je ne suis » pas du tout tentée de me marier au village, » pour m'établir au village, et passer toute » ma vie dans le village!.. Je veux aller à la » ville, moi... On m'a dit que j'avais tout ce » qu'il fallait pour y briller...

» — Ah! Marie!.. c'est bien vilain ce que » vous dites là... Mais ceux qui vous ont dit » cela se sont moqués de vous.

» — Pourquoi donc cela ?.. Est-ce qu'il » n'y a pas bien des filles de la campagne » qui font fortune à Paris ?

» — Oui... en cessant d'être honnêtes... » Est-ce donc comme cela que vous voulez » faire ?

» — Oh! je crois qu'on peut bien aller à » la ville et rester honnête tout de même!.. » je ne suis pas si sotte que de me laisser » attraper par de belles paroles... Mais, mon » Dieu! on veut nous faire un croquemitaine » de ce Paris. Il semblerait, à vous entendre, » que c'est une caverne... qu'on n'y peut » faire un pas sans tomber dans queuque

» chose... C'est vous, qui dites ça!.. mais
» celles qui ont été à Paris disent, au con-
» traire, que c'est un endroit ben joli! ben
» beau!.. où l'on s'amuse depuis le matin
» jusqu'au soir... et puis la nuit encore...»

Le pauvre Pierre est atterré, il a écouté la jeune fille sans l'interrompre, ses yeux se sont attachés sur les siens; il n'a pas perdu une de ses paroles, car il voudrait voir dans le fond du cœur de Marie, comme il voit sur son visage. Enfin lorsqu'elle a tout dit, Pierre se rapproche d'elle, et, l'œil humide, la voix tremblante, lui dit d'un ton suppliant:

«—Oh! tout cela n'est pas vrai... tout
» cela ne peut pas être... Ce serait trop
» affreux de ne pas m'aimer... de refuser
» d'être ma femme... après m'avoir laissé
» espérer... que j'étais payé de retour...

»—Comment, monsieur Pierre, est-ce
» que je vous ai jamais dit un mot?.. Est-ce
» que je vous ai jamais fait une promesse?..
» par exemple!... cela n'est pas bien de
» dire ça..

» — Des mots... des promesses!... non, » sans doute, non, mamselle, vous ne m'en » avez pas donné... je n'ai pas le droit de » dire ça... Mais en amour... est-ce qu'il n'y » a pas mille choses qui valent des paroles? » Est-ce qu'il n'y a pas cent manières de » s'entendre entre garçon et fille?... Encore » hier, mamselle... hier au soir... que » j'étions à vous regarder tendrement et que » vous m'avez souri... oh! dame! comme » une fille qui veut tourner la tête à un » homme, et puis que je soupirais... et que » vous aviez l'air d'en être bien aise... et » puis qu'à table j'avais mon genou tout » contre le vôtre... et que vous ne m'avez » pas repoussé le mien... et puis encore que » je vous ai plus d'une fois pressé la main, » et que vous m'avez laissé faire... Est-ce » que ce ne sont pas des preuves d'amour » tout ça? est-ce que ça ne vaut pas ben des » paroles... des promesses?... Ah! mam-» selle! c'est ben vilain de se jouer ainsi du » monde... et vous ne savez pas... oh! non, » vous ne saurez jamais tout le mal que » vous m'avez fait. »

Marie ne répond pas, mais elle continue de laver son linge. Quelques minutes s'écoulent encore, pendant lesquelles Pierre reste toujours à la même place, comprimant avec peine ses sanglots, et espérant toujours que la jeune fille lui répondra quelque chose, ou daignera du moins tourner ses yeux vers lui.

Fatigué d'attendre en vain, Pierre fait quelques pas autour du bassin, puis, revenant près de Marie, lui dit d'un ton plus ferme et avec un air plus résolu :

« — Marie... est-ce bien votre dernière » volonté?... Vous ne voulez pas être ma » femme?..

» — Eh! non.... non!.. je ne le veux » pas!.. Combien faut-il vous le dire de » fois ?...

» — Il suffit... Oh! ne craignez pas que » je vous ennuie encore avec mon amour... » avec mes soupirs... Non! non... Oh! j'ai » du cœur aussi, et puisque vous ne voulez » pas de moi, mamselle... je sais maintenant » ce qui me reste à faire. Adieu. »

Pierre a dit ces mots d'une façon si énergique, avec un accent si profond, si vrai, que Marie en est toute troublée; elle relève doucement la tête, et peut-être va t-elle adresser à Pierre quelques mots d'espérance, mais le jeune paysan est déjà loin, il a quitté le jardin de l'auberge et il s'éloigne du Tourne-Bride à grands pas.

CHAPITRE VII.

Grande société. — Un départ.

Deux jours étaient écoulés depuis cette conversation, et Pierre n'avait pas reparu au Tourne-Bride. Marie pensait-elle à lui ?... désirait-elle son retour ?... qui pourrait le deviner ?... qui sait ce qu'une femme pense, puisque souvent elle-même serait fort embarrassée pour le dire ?

On était au milieu de la journée. Tout à coup le bruit d'une voiture se fait entendre; cela vient du côté de Paris; les habitants de l'auberge sont déjà sur la porte, ils regardent au loin : c'est une calèche élégante qui s'avance vers le Tourne-Bride.

« C'est la voiture de madame de Stain-

ville! » s'écrie bientôt maître Gobinard, « c'est elle avec de la société!

» — Ah! quel plaisir! » s'écrie Marie; » nous allons voir du monde de Paris! »

La calèche approche et s'arrête en effet devant la porte de l'auberge, dont les habitants s'empressent d'aller recevoir les voyageurs.

La première personne qui descend de la voiture est un jeune homme en redingotte de velours, pantalon écru, chapeau gris, cheveux blonds bouclés et séparés avec infiniment de soin ; figure assez régulière, de beaux traits, mais un grand air de suffisance et une affectation de bon ton qui dénotent toujours une extrême petitesse de pensées.

C'est M. Daulay, jeune homme de vingt-huit ans, qui veut être gentillhomme parce que son père a été jadis fermier-général et a mangé tout son bien avec des actrices, façon de vivre extrêmement noble, en effet, mais qui n'a laissé au jeune Daulay qu'un fort modeste héritage que celui-ci a lestement dissipé en voulant faire le

marquis et ne fréquentant que des gens au-dessus de lui; enfin, M. Daulay n'ayant plus que des dettes, mais ne voulant pas renoncer à la vie de grand seigneur qu'il s'était faite, a trouvé le moyen d'aller encore dans le grand monde, ou du moins dans le monde riche, sans être désormais l'amphitryon de personne. Pour cela, Daulay s'attache maintenant à courtiser ces dames qui ont passé la quarantaine et qui sont bien aises que l'on voie encore folâtrer autour d'elles quelques jeunes gens à la mode. Ne s'adressant naturellement qu'aux dames qui ont de la fortune, Daulay s'est fait le sigisbé de toutes les riches douairières; tour à tour empressé, complaisant, officieux, c'est lui qui parfois porte le petit chien de madame la comtesse, ou fait jouer le chat de madame la baronne; a-t-on besoin d'un cavalier pour aller à un concert, à une soirée, Daulay est toujours prêt, toujours aux ordres de ces dames : c'est lui qui fait les commissions délicates, qui arrange les affaires difficiles; mais aussi

pour prix de ses complaisances, on le consulte sur la couleur d'une étoffe, sur la forme d'un chapeau, sur la façon d'une robe; et, enfin, ce qui est plus positif, on l'emmène l'été à la campagne, et, l'hiver, il n'y a point de réunion sans lui.

Voilà le rôle que jouait M. Daulay près de madame de Stainville. Cette dame était veuve, elle avait quarante-huit ans et vingt mille livres de rente, de plus, une très-jolie maison de campagne aux environs de la Roche-Guyon. Madame de Stainville avait été fort jolie et fort sensible; elle n'était plus aussi jolie mais elle était toujours aussi sensible. Après avoir été encensée, adulée, adorée, il est bien cruel pour une femme de ne plus être que respectée; chez les femmes coquettes, c'est un terrible passage que celui des amours à la froide raison, que le départ successif des regards tendres et intéressés, que remplacent de paisibles hommages bien calmes, bien indifférents. Le cœur d'une femme a toujours besoin d'être occupé, et quand l'amour maternel n'est pas là pour tenir lieu,

d'autres amours, comment voulez-vous qu'on vive, qu'on respire, qu'on sente battre son cœur!

Il y a des femmes qui ne veulent jamais vieillir; après tout, c'est une résolution comme une autre. Il y a même un certain courage à combattre sans cesse contre les attaques du temps. Ordinairement, pour ne point vieillir, les dames ne connaissent qu'un moyen, c'est d'aimer toujours; comment voulez-vous que l'on soit vieille lorsqu'on a encore une passion dans le cœur? Les dames qui ont de la fortune peuvent se permettre ces fantaisies, elles trouvent toujours un être complaisant qui répond à leurs œillades; il n'y a que les pauvres rentières qui doivent redouter les passions malheureuses; et puis, lorsqu'une femme a été à la mode, lorsqu'elle a été citée pour sa beauté et ses conquêtes, on l'aime encore longtemps rien que pour sa réputation.

Madame de Stainville a donc accueilli les soins empressés de M. Daulay, il est devenu son chevalier, son complaisant; la chroni-

que assure même qu'il est encore autre chose, et que le jeune homme a toutes les charges de la place dont il a envié les bénéfices; mais on ne se hasarde là-dessus que des conjectures, car entre gens bien appris tout se passe suivant les usages reçus, et jamais rien ne blesse les convenances; d'ailleurs madame de Stainville a trouvé un excellent moyen pour embarrasser la médisance : c'est d'avoir toujours près d'elle plusieurs cavaliers, ce qui fait beaucoup moins jaser que si elle n'en avait qu'un, et il faut vivre tout à fait dans son intimité pour savoir auquel elle donne la préférence.

La seconde personne qui descend de la calèche, est un homme à peu près du même âge que M. Daulay, c'estaussi un fashionable et un joli garçon; mais il n'est pas besoin de l'examiner longtemps pour juger qu'il y a entre lui et Daulay une grande différence d'humeur et de caractère.

Celui-ci est mis avec élégance; mais aucun apprêt, aucune raideur ne gêne sa tournure leste, franche et hardie; il y a dans tous ses

mouvements, dans ses manières comme dans son langage, une aisance, une grâce et un abandon qui contrastent avec la prétention et les façons composées de M. Daulay. C'est un brun, au front haut, au teint légèrement basané, ses grands yeux noirs sont à la fois hardis et doux, moqueurs et gais, ses traits ont de la noblesse, son front du génie, et le désordre de sa coiffure annonce qu'il passe fort peu de temps devant une glace. Ce jeune homme est le comte d'Aubigny, que dans le monde on appelle roué, mauvais sujet, parce qu'il n'a jamais caché ses passions ni cherché à déguiser ses défauts. Grand amateur du beau sexe, bon vivant, aimant le jeu, les chevaux, la chasse, aimant le plaisir enfin, mais en ayant quelquefois outré la dose : tel était Alfred d'Aubigny, qui possédait une belle fortune qu'au milieu de ses folies il avait pourtant l'esprit de conserver.

Un troisième personnage vient de descendre de la calèche : celui-ci n'a point sauté lestement à terre comme les deux premiers ; son pied a longtemps cherché un point d'appui

et ce n'est qu'après l'avoir trouvé que le reste de son corps s'est décidé à toucher la terre.

Vous devinez déjà que ce n'est point un jeune homme qui vient de descendre en troisième. En effet, M. Bellepêche c'est le nom de ce personnage, est un homme qui a bien la cinquantaine. Il est grand, gros, épais, et ne semble pas se bouger facilement. Une mise très-soignée, une perruque châtain fort bien faite et des souliers de daim gris cendré, annoncent un homme qui a soin de sa personne. Une figure un peu rouge, de gros yeux clairs, un nez au vent, une bouche bête, et des favoris parfaitement teints en noir, ne donnent pas une idée bien avantageuse des capacités de ce personnage, et, en l'écoutant parler, on ne change pas d'opinion, quoique depuis qu'il a fait un voyage en Suisse, M. Bellepêche ramène toujours ce sujet dans la conversation, afin de prouver qu'il a voyagé en observateur et avec fruit; du reste, ce monsieur est garçon, son revenu est médiocre, mais lorsqu'il était jeune, on lui a tant dit qu'il était bel

homme, qu'il se croit toujours sur le point de trouver une femme qui fera sa fortune en devenant amoureuse de lui.

Ces messieurs sont descendus; tandis que le comte d'Aubigny entre déjà dans l'auberge, Daulay et M. Bellepêche restent près de la voiture pour aider madame de Stainville à mettre pied à terre. Vous savez déjà que cette dame a quarante-huit ans et qu'elle a été fort jolie; ajoutez à cela que sa toilette est toujours du meilleur goût, que sa tournure est élégante, ses manières gracieuses, et ne soyez point surpris si cette dame a constamment des cavaliers à sa suite. L'élégance conserve longtemps son empire, comme je vous le disais tout à l'heure : dans une femme à la mode on courtise encore sa réputation, lorsque sa beauté n'est plus que de l'art, on veut être distingué par elle, parce que ses jugements ont fait longtemps l'opinion de la foule; enfin c'est une fleur rare qui est fanée, mais dont on désire beaucoup obtenir de la graine.

« Allons, morbleu ! monsieur l'auber-

» giste, une bouteille de votre meilleur
» vin... du champagne, si vous en avez...
» et grand feu à la cuisine pour préparer
» notre déjeuner... moi, j'ai une faim de
» chasseur... Ah ! voilà la jolie fille de l'an-
» née dernière, je la reconnais... elle est,
» ma foi, encore mieux cette année... »

C'était le comte d'Aubigny qui venait d'entrer dans l'auberge et s'adressait alors à Marie. Celle-ci rougit de plaisir et fait une petite révérence en murmurant :

« — Vous êtes bien bon, monsieur! »

Maître Gobinard ne sait plus où il en est : il court du comte à la voiture; puis revient dans la salle; donne des coups de serviette sur les tables, et s'écrie :

« — Monsieur le comte... certainement...
» car je me rappelle que... J'ai l'honneur
» de saluer monsieur le comte de... de...
» je ne sais plus le nom de monsieur le
» comte...

» — Ne vous inquiétez pas de cela, maî-
» tre Gobinard, et pensez plutôt à notre
» déjeuner... dîner... le nom n'y fait rien;

» à la campagne, on mange quand on a
» faim.

» — Ah! quelle chaleur étouffante !...
» c'est donc ici que nous nous arrêtons, »
dit M. Daulay en entrant dans la salle. Il
est bientôt suivi de madame de Stainville à
laquelle M. Bellepêche donne la main.

« — Bonjour, mes bons amis, » dit l'élégante Parisienne, en saluant avec affabilité les habitants de l'auberge. « Eh bien!
» comment se porte-t-on à Vétheuil... et le
» commerce, les affaires? monsieur Gobinard, êtes-vous toujours content?

» — Madame est bien bonne... moi, je
» ne me plains pas... on ne fait pas fortune... mais on boulotte!...

» — Ah! voilà ma jolie Marie... viens
» donc m'embrasser, ma belle... Quelle
» charmante fille!... J'ai là, dans un carton, quelque chose pour toi... un bonnet
» qui te rendra encore plus séduisante.

» — Oh! madame a vraiment trop de
» bonté... de penser à moi! » dit Marie en
saluant et baissant les yeux.

» — Oui, » s'écrie maître Gobinard, en roulant son bonnet de coton dans ses doigts, « madame a vraiment trop de » bonté... beaucoup trop...

» — Est-ce que vous ne mariez pas cette » jolie enfant, monsieur Gobinard; je gage » bien que les amoureux ne manquent » pas?...

» — Oh! madame, vous avez certaine- » ment trop de... Non, il ne manquent » pas... mais Marie n'est pas pressée de se » marier.

» — Et elle a bien raison! » dit d'Aubigny en se jetant sur une chaise. « Quelle » manie de vouloir marier une jolie fille, » dès qu'elle est en âge de plaire... Lais- » sez-la donc jouir un peu de cet heureux » temps... avant de l'enterrer dans un mé- » nage, avec un lourdaud paysan, qui lui » fera bien vite une trolée d'enfants qu'il fau- » dra qu'elle allaite... qu'elle habille, qu'elle » débarbouille... Pauvre jeune femme!... » Soyez donc coquette en soignant votre » marmite et donnant la bouillie à vos mar-

» mots !... Le mariage... au village au moins,
» est le tombeau de la beauté.

» — Ah ! monsieur le comte !... que dites-
» vous là... » dit M. Bellepêche en s'es-
» suyant le visage avec son mouchoir.

» — Ma foi, je dis ce que je pense...
» c'est assez mon habitude... — Et les
» mœurs... et les principes.. et... — Ah !
» j'aime beaucoup ce vieux garçon qui
» vient nous vanter le mariage... et pour-
» quoi donc n'en faites-vous pas usage, si
» vous trouvez la chose si bonne ? »

M. Bellepêche, qui a fait une grimace très-prononcée en s'entendant appeler vieux garçon, rajuste les bouts de son col en répondant :

« — Monsieur le comte... il me semble
» que j'ai bien le temps... un homme n'est
» pas une demoiselle, et d'ailleurs j'ai fait
» là-dessus des remarques... que j'ai même
» poussées très-loin... et...

» — Et... dans ce moment, mon cher
» monsieur Bellepêche, il me semble qu'il
» vaut beaucoup mieux nous occuper de

» dîner que de votre opinion sur le ma-
» riage... n'est-ce pas aussi l'avis de madame
» de Stainville?

» — Moi!... eh! mon Dieu, d'Aubigny,
» vous savez bien que je veux tout ce qu'on
» veut!...

» — Comment! Est-ce que vraiment nous
» dînons ici? » dit M. Daulay en regardant
avec dédain la grande salle du Tourne
Bride.

« — C'est le comte qui le veut, » répond
madame de Stainville.

« — Et il me semble que j'ai raison. Nous
» n'avons rien pris depuis notre départ de
» Paris... et il y a déjà longtemps que nous
» roulons. La maison de madame est à une
» bonne lieue d'ici. Mais quand nous allons
» arriver là... y trouverons-nous un repas
» tout prêt... pas du tout. Nous serons re-
» çus par un vieux jardinier, qui nous pré-
» sentera un bouquet, et sa femme qui nous
» offrira peut-être des cerises... pensez-vous
» que ce soit bien restaurant? La femme
» de chambre et le cocher seront obligés

» d'aller aux provisions!... mais avant qu'ils » soient revenus, nous serons morts d'inanition. J'ai donc pensé qu'il était beaucoup plus sage de faire halte ici et de » nous y restaurer, afin d'arriver chez madame en état d'attendre les événements.

» — Je me range à l'avis de monsieur le » comte, » dit M. Bellepêche : « c'est très» sagement raisonner!... Je me souviens, » lorsque je voyageais en Suisse, que je » voulus aussi faire un repas préparatoire. » J'étais sur le haut d'une montagne... qu'on » nommait... une très-haute montagne en» fin... j'entrai dans un chalet... Les chalets » sont fort singulièrement bâtis... on y fait » du fromage avec des herbes... je crois » que ce sont des simples qu'on cueille... » en botanisant... il y a de ces simples qui » ont beaucoup de vertu!...

» — Allons, maître Gobinard, à vos » fourneaux, et tout ce que vous aurez » de mieux! » dit le comte, en frappant sur l'épaule de l'aubergiste, et laissant M. Bellepêche au milieu de son discours.

« Voici le cas de nous montrer votre sa-
» voir-faire.

» — Monsieur le comte... j'ose espérer
» que... Petit-Jean... suis-moi... appelle la
» grosse Catherine... je n'aurai pas trop
» d'un aide... Toi, Marie, reste pour obéir
» aux moindres ordres de madame et de ces
» messieurs. »

Marie, ne demande pas mieux que de rester avec le beau monde qui vient de Paris; car les messieurs lui disent qu'elle est gentille. Madame de Stainville daigne lui donner quelques petites tapes sur les joues, et la moindre faveur, le plus simple compliment de la part de gens du grand monde faisait bien plus de plaisir à la jeune fille que les éloges de ses compagnes et les phrases naïves des paysans.

Pendant que Marie va, vient et tourne autour de madame de Stainville qui vient de s'asseoir dans le seul fauteuil qui soit dans l'auberge, M. Bellepêche continue de s'essuyer le visage, le comte d'Aubigny suit en souriant tous les mouvements de la

jeune fille, et M. Daulay, qui s'est promené de long en large dans la salle, s'arrête enfin près de madame de Stainville.

« C'est vraiment fort drôle de dîner a » l'auberge!... enfin à la campagne... et » puisque vous avez tant d'appétit... mais » je crains que nous ne fassions un bien » mauvais repas ici...

» — Et c'est-là ce qui vous inquiète le » plus? » dit le comte en souriant...

» — Non pas pour moi, je vous assure, » mais pour madame de Stainville... dont » la santé délicate ne peut pas supporter » toutes les cuisines!...

» — Rassurez-vous, mon cher Daulay, » dit la dame, en minaudant, « vous avez » trop mauvaise opinion de cette maison. » Le maître a été, je crois, maître d'hôtel » chez un ministre, et il n'est pas aussi » ignorant que vous le pensez... c'est lui » que l'on envoie chercher, dans toutes » les maisons des environs, lorsqu'on a du » monde à traiter.

» — C'est différent.... du reste, moi je

» suis facile à contenter.... je mange si » peu!....

» — C'est comme moi, » dit M. Bellepêche, « on croirait, parce que je suis grand » et.... parfaitement proportionné, que je » dois manger beaucoup.... eh bien, il n'en » est rien.... je consomme fort peu; mais, » par exemple, je tiens à ce que ce soit bon... » j'ai même poussé cela fort loin.... et chez » moi, je ne veux que des plats choisis....

» — Eh bien! ma petite Marie, » dit madame de Stainville, en prenant la main de la jeune fille, « depuis l'année dernière il n'y » a pas eu de changement dans ta situation... » tu n'as rien appris.:.. rien su touchant tes » parents?...

» — Oh! non, madame, je n'en sais pas » davantage! » répond Marie, en poussant un soupir. Puis, au bout d'un moment, n'ayant plus l'air de penser à ce qu'on vient de lui dire, elle s'écrie :

« Madame, je vais dans le jardin vous » cueillir un beau bouquet! — Va... va mon » enfant. »

Marie a quitté la salle, et le comte, qui l'a suivie des yeux, dit alors :

« Que signifie ce que vous venez de » mander à cette jeune fille?.... Est-ce que » sa naissance est un mystère?

» — Vraiment oui; la petite Marie est un » enfant trouvé, recueilli jadis par la femme » de Gobinard, et on n'a jamais su qui étaient » ses parents. Voilà du moins ce que j'ai en- » tendu dire....

» — C'est quelque enfant de l'amour!... » dit Daulay. « — Oui, » dit Bellepêche en époussetant ses souliers, « c'est le fruit illicite » de quelque commerce clandestin... Quel- » que servante aura caché sa grossesse aux » yeux de ses maîtres.... comme cela se pra- » tique trop souvent!... Les mœurs sont tel- » lement relâchées!.... puis on expose son » enfant à la charité publique..... Si j'étais » maire d'une commune je ferais fouetter » tout cela!....

» — Qu'est-ce que vous feriez fouetter, » monsieur Bellepêche? » dit le comte.

» — Les filles qui feraient des enfants en

» dehors du *matrimonium.*—Diable!... cela
» ne propagerait pas la population. Mais je
» crois que vous vous contenteriez de les
» fouetter vous-même... Ah! ah! ah!

» — D'Aubigny, vous allez commencer
» vos folies!... — Parbleu, belle dame, nous
» sommes à la campagne... je pense qu'il sera
» permis d'y rire un peu... et M. Bellepêche
» m'en donne toujours envie quand je le
» vois affecter une si grande sévérité de
» mœurs....

»—Monsieur le comte, je n'effecte rien...
» j'ai des principes... et je les ai même pous-
» sés assez loin....

» — Je ne sais pas quels sont vos princi-
» pes...! Je vous avoue, mon cher monsieur,
» que je crois peu à la vertu et à la l'austé-
» rité de ces gens qui s'offensent d'un mot
» leste, et veulent toujours se mettre en
» avant comme modèles de bonne conduite;
» j'ai reconnu que ces airs pudibonds et ces
» manières sévères cachaient les goûts les
» plus libertins, quelquefois même les vices
» les plus honteux...

»—Monsieur le comte!... — Oh! ce n'est » pas pour vous offenser que je dis cela; je » ne vous crois que des goûts fort natu- » rels... Je vous ai vu plusieurs fois à Paris, » le soir, suivant de fort près de petites gri- » settes qui sortaient de leur magasin... Il n'y » a aucun mal à cela....

» — Monsieur le comte, ce n'était pas » moi... Vous vous êtes trompé.... je n'ai ja- » mais suivi de grisettes. — Moi j'en ai suivi » beaucoup, et j'espère bien en suivre en- » core... Mais revenons à cette jeune Marie; » savez-vous bien, messieurs, que tout ceci la » rend plus intéressante : une jeune fille.... » déjà fort jolie... et qui ne connaît pas ses » parents... mais c'est une héroïne de roman » que cette petite!....

» — Je vous ai dit ce que c'était, » re- prend M. Bellepêche, « je gage avoir de- » viné..... enfant de quelque servante... la » servante trompée par son amant... celui-ci » refusant la paternité...

» — Ma foi, dit à son tour Daulay, je ne » vois rien de bien curieux dans tout

» cela! et je vous assure que je m'inquiète
» fort peu que mademoiselle Marie ait ou
» non une famille!.. »

Comme Dualay achève de parler, la jeune fille revient tenant à sa main un gros bouquet. L'empressement qu'elle avait mis à cueillir des fleurs avait encore ajouté à l'éclat de son teint, et il eût été difficile de ne pas être frappé de sa gentillesse.

M. Bellepêche fait un mouvement de tête, en disant: « Très-beau sang!... superbe » santé! »

Le comte chante à demi-voix:

Le joli péché! le joli péché d'amourettes!

Enfin M. Daulay, qui a jeté un regard sur Marie, daigne murmurer aussi: « Au » fait, elle est gentille. »

Marie va offrir son bouquet à madame de Stainville, qui le prend et embrasse la jeune fille, en lui disant: « J'ai apporté de » Paris des étoffes délicieuses... je te donne» rai une robe avec laquelle tu éclipseras » toutes tes compagnes...

»— Ah! madame que vous êtes bonne!...
»—Voilà comme on gâte ces petites villa-
» geoises! » murmure Bellepêche; « madame
» de Stainville a trop de générosité.
»— On ne vous reprochera pas cela à
» vous vieux garçon! » dit le comte en allant
frapper sur l'épaule de M. Bellepêche; « je
» crois que de votre vie vous n'avez jamais
» offert aux dames qu'une prise de tabac...,
» encore était-ce à celles qui n'en usaient pas.
»— Monsieur le comte, c'est que pour
» plaire je n'ai jamais eu besoin de faire de
» cadeaux!
»— Parfaitement répondu; mais soyez per-
» suadé, mon cher monsieur, que cela n'au-
» rait pas nui!... Les manières généreuses
» vont fort bien avec la galanterie... Un
» amant parcimonieux ressemble beaucoup
» trop à un mari, et les femmes veulent
» trouver de la différence. Dites-moi, jolie
» Marie, met-on notre couvert?...
»— Ah! mon Dieu, monsieur le comte...
» c'est vrai... et moi qui ne pensais pas... Où
» madame veut-elle dîner?... est-ce dans

» cette salle... est-ce en haut?... — Demande
» à ces messieurs, Marie...

» — Il sera plus convenable de dîner dans
» une chambre où nous serons seuls, » dit
Daulay.

« — Eh! pourquoi donc cela? » s'écrie le
comte... « pourquoi nous retirer dans un
» cabinet à papier à bouquets, où nous ne
» verrons rien et serons gênés; qui nous
» empêche de rester dans cette salle?... c'est
» plus gai...; nous avons de l'air... et nous
» pouvons jouir du jardin... »

Daulay n'ose pas insister, et déjà Marie
commence à mettre le couvert, lorsque
Gaspard tourne le bouton de la porte vitrée
et entre dans la salle, avec ses gros sabots,
un bonnet de coton à raies bleues sur la
tête, et tenant une grosse botte d'herbes
sous son bras.

La vue de la brillante société qui est au
Tourne-Bride ne semble nullement intimider
le paysan; il se contente de porter la
main à son bonnet en disant:

« Salut, la compagnie... Marie, apporte-

» moi un demi-setier de piqueton... j'ai le
» gosier sec comme not' four. »

La société de Paris se regarde. Madame de Stainville a eu presque un mouvement d'effroi; M. Bellepêche ouvre ses yeux comme s'il voyait un phénomène; Daulay prend un air de dédain; le comte seul sourit en considérant le paysan qui vient d'entrer.

Gaspard est allé s'asseoir devant une table, et, au bout d'un moment, voyant que Marie ne s'occupe pas de le servir, il frappe sur la table avec son poing, en disant:

« Ah ça, Marie, est-ce que tu as fait » murer tes oreilles depuis hier... ou ben si » tu deviens trop grande dame pour me » servir ?..

» — Mon Dieu !... J'y vais, Gaspard... » mais vous voyez bien qu'en ce moment » je suis occupée...

» — Pardi ! il ne faut pas tant de simagrées » pour me servir un demi-setier; tu mettras » ton couvert après !

» Et pourquoi-donc quitterait-on ce que » l'on fait pour nous ? » dit Daulay en jetant

sur Gaspard un regard méprisant. « Jeune » fille, c'est nous que vous devez servir avant » tout... je pense que pour cet homme, vous » ne manquerez pas à ce que vous devez » à madame de Stainville!... »

Marie reste interdite et ne sait plus ce qu'elle doit faire. Gaspard commence à fixer Daulay, en disant :

« — Cet homme... cet homme.... C'est-i de » moi que vous parlez ?... »

Daulay ne juge pas convenable de répondre ; il se retourne et va s'appuyer sur la chaise de madame de Stainville; mais Gaspard continue :

« Eh, dites donc!... l'homme au chapeau » gris... c'est à vous que je parle..... c'est » qu'il faut pas avoir un air de me mépriser, » voyez-vous... parce que j'ai des sabots, et » que je porte, sous mon bras, de l'herbe » pour mes lapins, ça ne m'empêche pas » d'être bon là tout de même.... et d'en valoir un autre... et peut-être deux autres » comme vous!...

» — Cela devient vraiment insoutena-

» ble ! » dit Daulay en s'adressant toujours à madame de Stainville et tournant le dos à Gaspard... « Voilà à quoi l'on s'expose en » voulant dîner dans une salle d'auberge!...

» — Marie!... » dit madame de Stainville, « ne mets pas notre couvert ici... qu'on nous » trouve une chambre... un cabinet... où » nous soyons seuls enfin... va, va, ma » petite... »

Marie ne demande pas mieux que de quitter ce qu'elle fait; elle sort aussitôt de la salle en courant. Mais Gaspard se lève à son tour et s'approche de Daulay, en continuant de lui parler.

« C'est que, voyez-vous, quoiqu'on soit » un paysan, on sait se faire respecter... et » on ne se laisse pas insulter... et faut pas » avoir un air et m'appeler cet homme... » qu'est-ce que ça veut dire, cet homme... » cet homme est Gaspard, laboureur... qui » ne doit rien à personne... je ne sais pas si » vous pouvez en dire autant... avec vos » cheveux en dévidoir. »

Daulay s'éloignait toujours de Gaspard

en lui tournant le dos. Le comte d'Aubigny semblait beaucoup s'amuser de cette scène qu'il regardait sans bouger de sa chaise. Monsieur Bellepêche pense qu'avec quelques mots il mettra fin à tout cela; et, se levant, il s'avance lourdement et va se poser devant le paysan qui marchait presque sur les talons de Daulay.

« Homme des champs... de quoi vous » plaignez-vous ?... Est-ce que nous vous » empêchons de boire ?... nous venons dans » cette auberge... où nous aurions pu ne » pas nous arrêter... mais monsieur le comte » a un grand appétit... l'air plus vif de la » campagne... ça se conçoit... quand je » voyageais en Suisse... sur les hautes mon» tagnes... pas en voiture, alors, il y a beau» coup trop de neige... mais on a des gui» des... je ne conçois pas comment ils s'y » retrouvent... ils ont aussi des chiens !...

» — Ha ça! quoi donc que vous me chan» tez là depuis une heure? » dit Gaspard, en toisant M. Bellepêche, « avec votre neige

» et vos chiens !... vous avez encore une » drôle de boule, vous! »

Monsieur Bellepêche se pince les lèvres, et d'Aubigny part d'un grand éclat de rire; en ce moment Gobinard entre dans la salle, en s'écriant :

« Comment, on n'a pas fait monter madame de Stainville et sa société... mais à » quoi pense donc Marie?... Ma belle chambre d'en haut est disposée pour vous recevoir... si vous vouliez me suivre...

« — Oh! tout de suite, monsieur Gobinard, » dit madame de Stainville en se levant, « car, en vérité, il n'y a pas moyen » de rester dans cette salle... Venez messieurs... venez, je vous en prie... »

Daulay ne se fait pas attendre; il court, prend la main de la dame, et monte avec elle. Bellepêche les suit, et le comte en fait autant, en disant : « C'est dommage!... » la » société de M. Gaspard m'amusait beaucoup, moi!

» — Voyez-vous ça !... » s'écrie Gaspard en les regardant aller... puis, s'adressant à

Gobinard, il lui dit: « Ha ça! v'là une heure
» que je demande à boire... est-ce qu'on ne
» peut plus être servi chez toi, parce que
» tu reçois du monde de Paris?... alors je
» vas m'en aller...

» — Mais non... non... reste donc... Petit-
» Jean, viens donner du vin... Mais tu vois
» bien, Gaspard, que je suis dans un coup
» de feu... ce sont des gens qui s'y connais-
» sent; je voudrais me distinguer...

» — Je ne sais pas s'ils s'y connaissent,
» mais je sais qu'ils ont un air impertinent
» que je n'aime guère...

» — Allons! tu te fâches tout de suite,
» toi... tiens, voilà du vin... — Ta madame
» de Stainville me fait l'effet d'une vieille
» chatte, qui traîne toujours cinq ou six
» matous à ses trousses.—Veux-tu te taire...
» mauvaise langue... Eh eh... il est certain
» je crois bien que l'un de ces trois mes-
» sieurs est son amant...—Et peut-être ben
» tous les trois, va! ces ci-devant jeunes
» femmes quand ça s'y met!... c'est pis que
» les jeunes... En tout cas, j'ai joliment

» relevé son blondin qui avait l'air de me
» mépriser. — Je te prie, Gaspard, de ne
» point dire de gros mots aux gens de la
» ville qui viennent se restaurer chez moi...
» tu me ferais beaucoup de tort. — Pour-
» quoi qu'i' m'appelle : *cet homme !...* — En
» voilà assez... Je monte là-haut voir s'ils ne
» manquent de rien... Ah, mon Dieu ! et
» ce père Martineau qui n'a pas l'esprit de
» venir quand on aurait besoin de lui. —
» Quoi que t'en veux donc faire du maître
» d'écriture ?... Est-ce que ta belle société
» veut apprendre à tailler des plumes ? —
» Mais non... non... c'est moi qui... pour un
» plat que je fais très-bien certainement...
» Mais Martineau sait *le Cuisinier Royal* par
» cœur... et cela aide quelquefois... Si tu le
» vois passer, fais-lui signe d'entrer... Je
» monte près de ma société. »

Maître Gobinard quitte Gaspard, et, après avoir donné un coup d'œil à ses fourneaux, monte à son premier étage et entre dans une pièce assez propre, dans laquelle était un lit à baldaquin avec des rideaux en in-

dienne. C'était dans cette chambre que l'on avait mis le couvert, et que madame de Stainville était avec sa société.

« Cette pièce convient-elle à madame et » à ces messieurs ? » dit l'aubergiste en saluant profondément.

« — Nous y serons toujours mieux que » dans votre salle ! » dit Daulay, « où l'on » est exposé aux injures de vos ivrognes... » Si ce n'avait été par respect pour ma- » dame... j'aurais jeté ce drôle dehors !...

» — Je crois que vous auriez eu quelque » peine ! » dit le comte.

« — Vous vous seriez compromis, » dit Bellepêche, « et il ne faut jamais se compro- » mettre... D'ailleurs, les paysans sont très- » méchants !

» — Celui-ci n'est vraiment pas méchant, » dit Gobinard, « mais c'est une brute... Il » dit tout ce qui lui vient à la tête.

» — Je ne le crois pas si brute que vous » le faites, » reprend le comte. « Mais dites- » nous, maître Gobinard, que faites-vous » de ce beau lit à baldaquin ?.. C'est donc

» ici votre chambre à coucher?.. où bien
» est-ce seulement pour l'agrément des voya-
» geurs?...

» — Monsieur le comte, cette pièce étant la
» plus belle de ma maison, je n'y couche pas...
» je la réserve, en effet, pour les voyageurs...
» mais encore ne la donnerais-je pas à tout
» le monde... surtout depuis que j'ai eu
» l'honneur de coucher ici une duchesse!..

» — Une duchesse! » dit madame de
Stainville.

« — Oui, madame... oui, une vraie
» duchesse... Attendez donc... c'était la du-
» chesse de... un nom étranger... la duchesse
» de Valousky... C'est cela même.

» — La duchesse de Valousky, » dit
madame de Stainville, « mais je l'ai beaucoup
» connue autrefois... C'était une femme
» charmante... fort à la mode.. pétillante
» d'esprit... Elle devait écrire ses mémoires.

» — C'est une femme fort riche, à ce
» que je crois? » dit Daulay. « — Oui...
» c'est-à-dire elle l'était peu autrefois, mais
» un héritage qu'elle a fait, il y a une quin-

» zaine d'années, l'a rendue extrêmement
» riche, c'est alors qu'elle a pris le goût des
» voyages...... Maintenant elle court sans
» cesse... tantôt en Angleterre, tantôt en
» Italie... en Russie; elle passe rarement deux
» années dans le même pays... Mais il y a
» fort longtemps qu'elle n'est revenue en
» France. Elle m'écrivit dans les premiers
» temps de ses voyages, moi, je suis si pa-
» resseuse pour répondre, qu'elle se sera
» fachée... Voilà fort longtemps que je n'ai
» eu de ses nouvelles. Et vous êtes certain,
» monsieur Gobinard, que madame la du-
» chesse de Valousky a logé dans votre au-
» berge?

» — Très-certain, madame... A cette
» époque, il est vrai que j'étais absent...
» J'étais à la Guadeloupe pour recueillir un
» héritage, et c'est ma femme... défunte,
» mon épouse, qui a eu l'honneur de rece-
» voir cette grande dame... Son nom est
» parfaitement inscrit sur mes registres... La
» duchesse de Valousky... Elle est même
» restée cinq ou six jours ici... Elle se trou-

» vait, m'a dit ma femme, un peu indispo-
» sée, et coucha dans cette chambre... dans
» ce même lit à baldaquin que vous voyez...
» Du reste, la duchesse laissa des marques
» de son passage... Elle paya fort généreuse-
» ment... et fit même un cadeau à feu mon
» épouse... Elle lui donna dix écus et une
» bonbonnière en bergamotte.

» — Peste! voilà qui est fort généreux! »
dit le comte. « — Et combien y a-t-il de
» temps de cela, monsieur Gobinard?

» — Madame... il y a... dix-sept ans... dix-
» sept ans et demi approchant. — A cette
» époque, je ne possédais pas encore ma
» maison de campagne dans les environs,
» sans quoi il est probable que la duchesse
» de Valousky serait venue m'y voir. — Ce
» qu'il y a de certain, » dit d'Aubigny, c'est
» qu'une duchesse a logé ici, et que par
» conséquent nous ne pouvons pas nous y
» trouver mal. Allons, maître Gobinard,
» faites-nous servir, et traitez-nous aussi
» bien que jadis votre femme traita la du-
» chesse. — Monsieur le comte, certaine-

» ment... Holà! Petit-Jean... le potage... Al-
» lons, Marie... servez.. surveillez... préve-
» nez les désirs de la société... »

Maître Gobinard redescend à sa cuisine, enchanté de traiter du beau monde, mais désolé de ne point voir arriver le professeur Martineau, parce qu'en ce moment il voudrait consulter *le Cuisinier Royal.*

Gaspard était resté seul dans la grande salle, il buvait son *piqueton*, sifflait de temps à autre, puis regardait sur la route à travers une fenêtre près de laquelle il était placé.

« Il ne viendra pas ! » dit l'aubergiste en entrant dans la salle, « c'est comme un
» fait exprès... parce que j'ai oublié les filets
» de soles à la chevalière... C'est un plat dé-
» licieux et très-fin, je voulais en régaler
» ma société... Je les ferai au gratin, mais
» c'est plus commun !...

» — Père Gobinard, » dit Gaspard, don-
« nez-moi donc pour deux sous de pain et
» de fromage... je sens l'estomac qui me
» tire.... Le piqueton creuse à la longue...

» — Eh, mon Dieu! Gaspard !... tu me » demandes du fromage quand j'ai perdu ma » recette de soles à la chevalière... Tu fe- » rais bien mieux d'aller me chercher le » professeur Martineau...

» Est-ce que je sais où il est, moi, » votre professeur ?... D'ailleurs, c'est pour » voir Pierre que je suis venu ici... Voilà » trois jours que je ne l'ai pas seulement » aperçu... j'ai pensé qu'ici je le rencontre- » rais... Est-ce que vous ne l'avez pas vu, » vous autres, depuis trois jours?...

» — Je les tiens! je les tiens! » s'écrie Gobinard en se frappant le front. « Vous » levez vos filets... vous ôtez la peau... vous » piquez une rosette sur le milieu de vos » filets... Marinade au vin... écrevisses.... » sauce poivrade... C'est cela !... »

Et l'aubergiste retourne à sa cuisine en sautant de joie, tandis que Gaspard se dit:

« En voilà-t-il des embarras pour faire » une fricassée! et il ne m'a pas donné » mon fromage, à moi!... Il ne sait plus ce » qu'il fait!... Ah! v'là Marie, c'est ben » heureux! »

Marie descendait un moment, après avoir laissé la société en train de goûter aux ragouts de maître Gobinard, elle allait presser le service, lorsque Gaspard l'appelle: « Marie, donne-moi du pain et du fro» mage... »

La jeune fille fait un mouvement d'humeur, et répond :

« — Est-ce que j'ai le temps, moi....
» Vous savez bien que je sers là-haut....
» que madame de Stainville peut deman» der quelque chose... Appelez Petit-Jean....

» — Marie! » reprend Gaspard d'une voix forte, et d'un ton qui fait presque trembler la jeune fille, « il faut prendre le » temps de me servir quand je te demande » quelque chose... et ne pas me répondre » d'un air impertinent... Ça n'irait pas avec » moi, petite... prends y garde!... je pour» rais t'en faire repentir!... »

Marie ne souffle plus mot, elle court au buffet, y prend ce que Gaspard demande, et s'empresse de lui porter, puis elle attend s'il veut encore quelque chose.

« — C'est bien, » dit le paysan, « va-t-en » maintenant servir tes beaux messieurs... » J'avais aussi faim qu'eux, vois-tu... Et » quoique je ne prenne que du pain et du » fromage, mon estomac crie comme si je » mangeais des ortolans!... »

Marie ne demande pas mieux que de s'en aller; et elle va quitter la salle, lorsque l'on ouvre la porte qui donne sur la route, et Pierre entre dans l'auberge.

Mais le jeune paysan a sur la tête un chapeau de feutre, sur son dos un sac de cuir, le sac du soldat qui annonce sur-le-champ quel est le but du voyage; à sa main il tient un gros bâton, et ses beaux traits, l'expression de ses yeux ont en ce moment quelque chose de si triste et de si résigné, que le cœur se serre rien qu'en le regardant.

Marie s'est arrêtée, frappée de l'aspect de Pierre. Gaspard a levé les yeux, et, les fixant sur celui qui vient d'entrer, ne songe plus ni à boire ni à manger.

Pierre fait quelques pas vers la jeune fille, et lui dit avec un accent de profonde tristesse :

« — Mamselle Marie... je viens vous faire » mes adieux. — Vos adieux, monsieur » Pierre... Comment!... qu'est-ce que cela » veut dire?... Est-ce que vous partez?...

» — Oui, mamselle... oui... je pars... sur-» le-champ... Je quitte le pays... pour long-» temps, pour toujours peut-être... Enfin » je me suis fait soldat...

» — Soldat!... Vous êtes soldat, monsieur » Pierre?... Mais vous aviez eu un bon » numéro, vous n'étiez pas tombé à la » conscription.

» — C'est vrai, mamselle... D'abord j'en » avais été bien content... car je croyais » que je pourrais rester dans le pays... que » j'y serais heureux... Mais je me trompais.. » vous ne m'aimez pas, mamselle Marie... » Vous avez refusé d'être ma femme... alors » j'ai senti que je n'avais plus qu'un parti à » prendre... c'était de partir... de m'éloigner » de vous... près de qui je serais mort de » chagrin... parce que enfin... tout en ne » m'aimant pas, vous finirez par en aimer » un autre... et je n'aurais pu voir cela sans

» mourir. Je n'avais rien qui m'obligeât à » rester dans mon village... Plus de mère, » plus de père à soigner... à soutenir... Mon » oncle se passera bien de moi... Je me suis » engagé... c'est-à-dire que j'ai pris la place » de Claudin... Ce pauvre garçon! il a une » mère qui le chérit! une amoureuse que » son départ désolait... Il valait bien mieux » que ce fût moi qui partît... moi, dont le » départ ne désolera personne... Je me » suis offert pour remplacer Claudin, on » m'a accepté et je pars... Je vais rejoindre » mes nouveaux camarades... Adieu donc, » mamselle... Je ne vous demande pas de » penser quelquefois à moi... je sais ben » que ce n'est pas dans vos habitudes! » mais moi, je viens vous dire que je pen- » serai toujours à vous!... »

Pierre a cessé de parler, et Marie reste en silence devant lui; elle tient ses yeux baissés vers la terre; mais elle est émue, on s'en aperçoit aux mouvements précipités de son sein. Pierre la regarde; il fait encore un pas vers elle, il semble solliciter une

faveur; un baiser sans doute qu'il voudrait obtenir avant de partir, et qu'il n'ose ni demander, ni se permettre de prendre.

Tout à coup des pas se font entendre; on entend la voix de maître Gobinard. L'aubergiste appelle à grands cris Marie; il arrive bientôt lui-même dans la salle en s'écriant :

« Marie!... Marie... Eh bien, que faites-» vous donc ici?... Il y a deux heures que » je vous appelle... Madame de Stainville a » demandé des cornichons, et vous n'allez » pas lui en porter!... A quoi pensez-» vous?... faire attendre ma grande société » quand elle désire des cornichons!...

» — Ah! mon Dieu!... vous avez raison, » monsieur Gobinard, » répond la jeune fille, en reprenant son air dégagé, « j'avais » oublié tout le monde qui est là-haut... » Ah! j'y cours bien vite... Adieu, monsieur Pierre, bon voyage... je m'en vais porter » les cornichons à madame de Stainville... » Ah! mon Dieu! que c'est drôle... avoir » oublié tout le monde qui est là-haut!... »

Et la jeune fille s'élance vers la porte du fond, puis remonte lestement l'escalier, sans plus songer à celui qui vient de s'engager, de se faire soldat, de se jeter dans une nouvelle carrière, et tout cela parcequ'elle ne l'aime pas.

M. Gobinard a jeté un coup d'œil dans la salle en s'écriant : « Monsieur Martineau » n'est pas venu?... Enfin, n'importe, ce sera » bon.... je suis persuadé que ce sera excel- » lent!.... »

Et l'aubergiste va retourner à sa cuisine, sans même avoir remarqué Pierre qui est toujours là, et qui est resté stupéfait, désolé, de la manière brusque dont Marie vient de le quitter. Cependant le jeune paysan arrête maître Gobinard en lui tendant la main, et lui dit, en cherchant à retenir les larmes qui roulent dans ses yeux :

« Adieu, monsieur Gobinard... Je pars... » je me suis engagé... je suis soldat!...

« — Bah!.. pas possible! » s'écrie l'aubergiste, en serrant la main de Pierre, « comment, tu nous quittes, mon garçon?...

» Petit-Jean veille bien aux fourneaux....
» C'est que, vois-tu, aujourd'hui, mon
» ami, je fais des filets de sole à la che-
» valière.... J'ai là-haut une grande société.
» Madame de Stainville et des messieurs de
» sa compagnie... des comtes, des marquis.
» Comment! tu pars, mon pauvre Pierre?...
» Moi qui croyais que... Après tout, si c'est
» ton idée... Ah, mon Dieu, et mon coulis
» qui n'est pas versé et qui doit achever de
» couronner... de colorer mon plat... Petit-
» Jean ne saura pas le mettre!.... où diable
» ai-je la tête!.... Adieu, Pierre, bonne
» chance mon garçon.... »

Et maître Gobinard retourne à sa cuisine après avoir secoué la main du jeune homme. Pierre est accablé de l'indifférence qu'on lui témoigne; il passe le revers de sa main sur ses yeux, et sort brusquement de l'auberge. Mais il n'a pas fait dix pas sur la route, qu'il se sent saisi, enlacé dans les bras de quelqu'un.

C'est Gaspard qui a tout écouté, tout regardé avec ce sentiment d'un homme qui ne

peut en croire ni ses yeux, ni ses oreilles, et qui, ayant vu partir Pierre, a quitté le Tourne-Bride presque aussitôt que lui pour courir sur ses pas.

« Eh quoi, Pierre!... c'est pas une frime!... » c'est pour tout de bon que tu t'es en» gagé ? » dit Gaspard en étreignant le jeune conscrit dans ses bras.

» Oui, Gaspard... c'est bien vrai... je me » suis fait soldat!....

» — Tu t'es fait soldat!.... parce qu'une » fille ne t'aimait pas... ne voulait pas de toi... » ou en faisait le semblant... Tu t'es fait sol» dat... Quoi, Pierre! tu as pu faire une bê» tise comme ça... et sans me rien dire, sans » consulter personne?...

» — On aurait voulu m'empêcher de par» tir... et moi je voulais m'éloigner...—Mais » je te dis que ça n'a pas le sens commun... » Allons, viens donc avec moi chez le maire... » chez l'adjoint... chez le préfet, si c'est né» cessaire; je leur dirai que t'as fait un coup » de tête par amour. On déchirera ton enga» gement, et il ne sera pus question de » tout ça.

» — Non, Gaspard, cela ne se fait pas » ainsi. D'ailleurs je veux être soldat.... Je » ne pouvais pas rester au village, puisque » Marie ne veut pas de moi!....

» — Mais elle en aurait voulu de toi, la » petite sournoise... Elle aurait été trop » heureuse de t'épouser... Elle!... refuser » Pierre!. . refuser celui que toutes les filles » des environs auraient préféré!... Ah! elle » s'en repentira!... C'est une coquette... va!... » Ce qu'elle a fait là lui portera malheur!....

» — Oh! non, Gaspard... je désire au » contraire, qu'elle soit heureuse..... car » enfin...... elle n'était pas obligée de » m'aimer...

» — Et toi, tu ne devais pas t'engager, » parce qu'elle te tenait rigueur... Faut-il » se désespérer quand une fille gentille nous » rebute!... Eh! mon Dieu, il n'en manque » pas de jolies filles, et les cruelles sont les » plus rares... Vois si ta Marie mérite qu'on » se désole de son indifférence... Tu viens » lui faire tes adieux... et elle te laisse là pour » des cornichons... et à c't heure elle ne

» pense déjà plus à toi!... Ah! mon pauvre
» Pierre, t'as fait une sottise!

» —Il est inutile de revenir sur le passé...
» je suis soldat maintenant. Adieu, Gas-
» pard....

» — Et où vas-tu comme ça?—A Givet,
» rejoindre mon corps...—Ah! sapredié!...
» si je m'attendais à ça... ça m'a tout de suite
» donné un coup!.... — Mon pauvre Gas-
» pard... tu m'aimes toi... tu es le seul dans
» le pays qui pensera quelquefois à Pierre!...

» — Le seul!... » dit une voix qui partait
de derrière une haie, « le seul... Oh! non,
» vraiment, il ne sera pas le seul.... »

Les deux hommes se retournent; ils aperçoivent une jeune paysanne qui sort du sentier et vient à eux. C'était Hélène qui pleurait de toutes ses forces; car elle avait appris que Pierre s'était fait soldat.

« — Oh! monsieur Pierre, c'est bien
» vilain de vous en aller ainsi... de nous
» quitter... Nous autres... nous vous aimons
» ben... hi hi hi!... Je vous aurais ben
» épousé, moi, si vous aviez voulu!...

» — Merci, Hélène, merci, » dit Pierre en pressant la main de la grosse fille, « mais » je ne pouvais pas rester au village... J'ai » préféré m'engager. Quelque jour, peut- » être, vous me reverrez... Adieu, Hélène.

» — Ah ! embrassez-moi au moins, mon- » sieur Pierre... Oh ! encore... et sur l'autre » joue donc... Ah ! ben, et moi que je vous » embrasse... et de tout mon cœur... hi hi » hi... Plus fort que ça donc... Et à mon » tour à c't' heure... »

Hélène ne finissait pas de se faire embrasser. Mais Gaspard la prend par la taille, et la retire des bras de Pierre, en lui disant :

« — Je crois que tu l'as assez embrassé » comme ça... à moins que tu ne veuilles » lui manger les joues... Va, Hélène, va... » Pierre se rappellera qu'il a ici des amis. »

La grosse paysanne pousse un profond soupir, saute encore au cou de Pierre, et se décide enfin à s'éloigner. Alors le jeune soldat et Gaspard se remettent en route, mais ils marchent en silence, car l'un et l'autre sont trop affectés pour pouvoir causer.

Après avoir fait ainsi près d'une demi-lieue, Pierre s'arrête; on était alors à l'embranchement d'une autre route.

« — Ne viens pas plus loin, » dit Pierre, en se tournant vers Gaspard, « il faudrait » toujours nous quitter... et pour toi, Gas- » pard le chemin paraîtra plus long lorsque » tu seras seul... Adieu... adieu... Donne- » moi la main et quittons-nous. »

Gaspard n'a pas la force de répondre, il ne voudrait pas pleurer; il fait ce qu'il peut pour retenir ses larmes; il prend la main de Pierre, et la presse dans les siennes, en balbutiant :

« — Eh ben... adieu... puisque... sa- » credié... c'est-i bête!... Si tu as besoin de » moi... faut m'écrire... entends-tu... Je ne » sais pas lire... mais c'est égal... je saurai » ben te faire réponse... Allons... je m'en » vas... Adieu!... Oh! je ne t'oublierai pas, » moi... »

Pierre ouvre ses bras à son ami, l'embrasse avec effusion, puis s'éloigne à grands pas. Alors Gaspard n'a plus la force de re-

tenir ses larmes, et il retourne au village, en disant entre ses dents :

« Ah! Marie!... Marie!... c'est toi qui es
» la cause du départ de Pierre!... S'enga-
» ger parce qu'une fille ne veut pas de lui...
» Ah, sapredié! c'est-i bête, c'est-i bête!... »

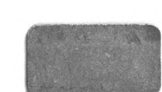
FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.



OEUVRES DE PAUL DE KOCK.

OUVRAGES PARUS :

La femme, le mari et l'amant	4	vol.
André le Savoyard	5	»
Sœur Anne	4	»
Jean	4	»
Mon voisin Raymond	4	»
Petits tableaux de mœurs	2	»
La maison blanche	5	»
Le Cocu	4	»
L'homme de la nature et l'homme policé	5	»
Madelaine	4	»
La laitière de Montfermeil	5	»
La bulle de savon	1	»
Un bon enfant	4	»
Le barbier de Paris	4	»
Contes en vers	1	»
M. Dupont, ou la jeune fille et sa bonne	4	»
Gustave ou le mauvais sujet	3	»
Frère Jacques	4	»
L'enfant de ma femme	2	»
Georgette ou la nièce du tabellion	4	»
La pucelle de Belleville	4	»
Ni jamais, ni toujours	4	»
Zizine	4	»
Mœurs Parisiennes	2	»
Un Tourlourou	4	»
	91	vol.